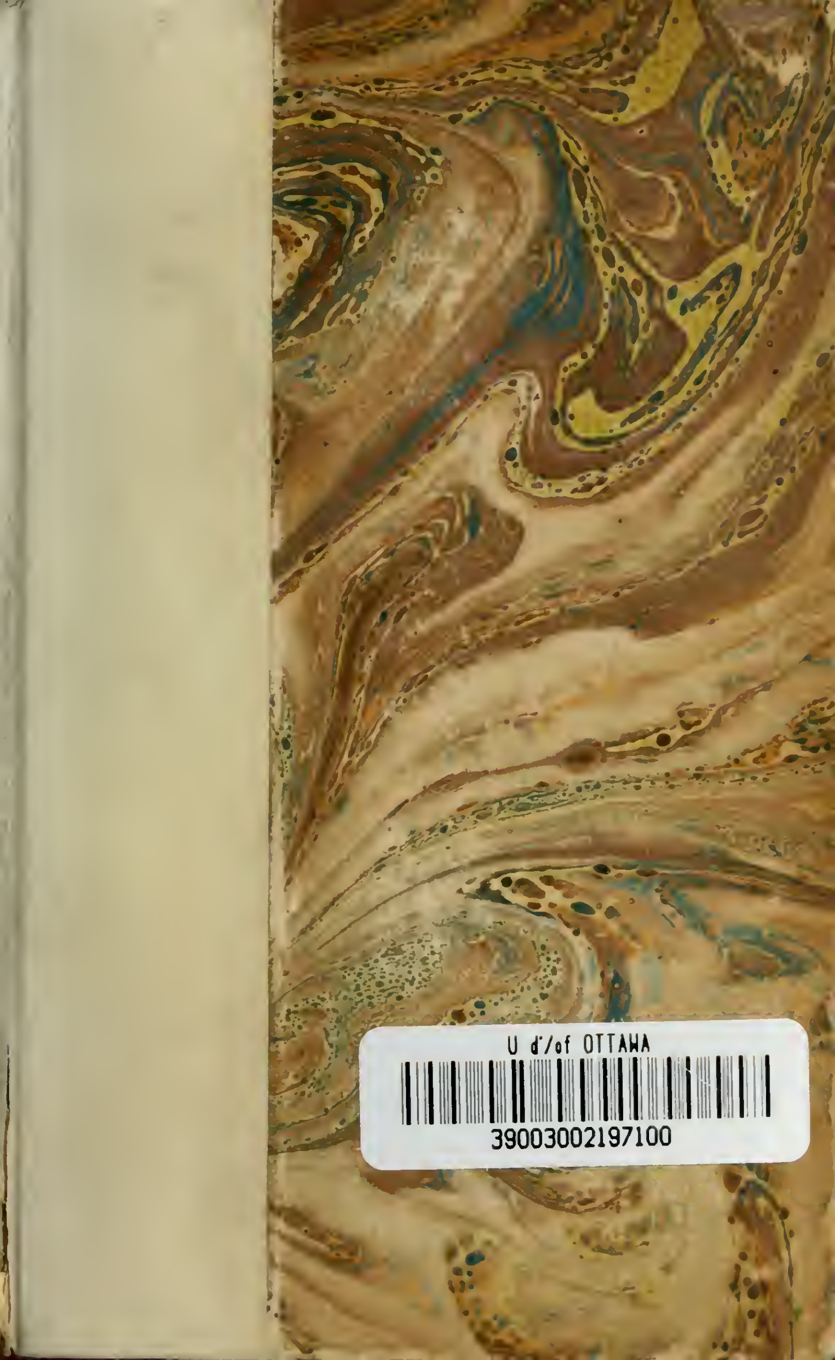


U d'/of OTTAWA
39003002197100

*LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS*

# ANECDOTES LITTÉRAIRES

ET

## L'ABBÉ DE VOISENON




PARIS

*Librairie des Bibliophiles*

M DCCC LXXX

*LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS*

---

# ANECDOTES LITTÉRAIRES

# DE VOISENON

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*



A Lalauze sc — Imp A Salmon

VOISENON LISANT SES ANECDOTES CHEZ M^ME^ FAVART

DE VOISENON

# ANECDOTES

## LITTÉRAIRES

PUBLIÉES

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

*Eau-forte par Ad. Lalauze*




PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX





# PRÉFACE

C'ÉTAIT en 1829. *Je voyais alors Jules Janin matin et soir; nous logions presque porte à porte, et notre ancienne camaraderie de journalistes se ravivait par ce voisinage. J'étais donc le confident et souvent le conseiller de tous les travaux littéraires de mon cher voisin, qui s'intéressait aussi aux miens, mais qui n'y apportait pas grand secours, car, malgré sa merveilleuse mémoire, il ne savait que ce qu'il avait lu, et il n'avait lu que les classiques grecs, latins et français, entre autres Bossuet, dont il relisait toujours cinq ou six pages avant de prendre la plume, fût-ce pour écrire un feuilleton de la* QUOTIDIENNE *ou un article du* FIGARO.

*Un jour, il m'annonça que M. Laurentie, rédacteur en chef de la* QUOTIDIENNE, *lui avait demandé de préparer deux ou trois éditions de classiques ou de*

*livres utiles qui devaient faire partie d'une* BIBLIOTHÈQUE CHOISIE, *laquelle aurait 200 ou 300 volumes in-18, si le succès répondait à l'espoir des éditeurs. Il me demanda de lui choisir quelques bons ouvrages à réimprimer, en les accompagnant de notices et de notes. Puis, se ravisant : « Ce diable de Charles Nodier, qui ne doute de rien, dit-il, a persuadé à M. de Laurentie, qui doute de tout, que j'étais l'homme qu'il lui fallait pour lui faire un volume d'introduction générale sur la littérature française depuis François Ier jusqu'à nos jours. Me voyez-vous d'ici, ajouta-t-il en riant, me voyez-vous compilant, compilant, compilant, comme l'abbé Trublet, et courant les bibliothèques pour rassembler les matériaux d'un volume, qui me serait payé 250 francs et qui me prendrait six mois de recherches ! — C'est un abrégé du* COURS DE LITTÉRATURE *de La Harpe qu'on attend de vous? répliquai-je. — En effet, dit-il, voilà qui simplifierait la besogne; mais ce ne serait pas trop divertissant pour l'abbréviateur et pour le lecteur. On veut un livre agréable à lire, avec des anecdotes, des bons mots, des jugements courts et précis... C'est ce diable de Charles Nodier qui a fait le programme. — La Harpe vous donnera les jugements tout faits et généralement bien faits; quant aux anecdotes et aux bons mots, il faut les chercher ailleurs, et j'ai votre affaire. — Vraiment! Qu'est-ce que vous avez? — Les* ANECDOTES LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET

CRITIQUES *de l'abbé de Voisenon. — Et vous croyez que je trouverai là dedans ce qu'il me faut pour égayer et enjoliver le* COURS DE LITTÉRATURE *de La Harpe? — Assurément, en ayant soin d'épurer et d'émonder prudemment le texte de l'auteur, qui avait de l'esprit comme un démon, mais qui se souvenait trop qu'il était né pour écrire des contes libertins, lorsqu'il se mit à faire de l'histoire littéraire. — Ce diable de Nodier n'a pas eu la pensée charitable de m'indiquer l'abbé de Voisenon comme un plaisant correctif du* COURS DE LITTÉRATURE *de La Harpe, qui m'a terriblement ennuyé. Ainsi, vous pensez que l'ouvrage dont vous parlez fera mon affaire? — Je l'espère, c'est un chef-d'œuvre. — Un chef-d'œuvre! s'écria Janin étonné et défiant. Un chef-d'œuvre, et je ne le connais pas! Est-ce que tous les chefs-d'œuvre ne sont pas connus? — Vous le connaîtrez ce soir, si vous voulez, et je réponds d'avance que vous resterez sous le charme.* »

*J'envoyai, le jour même, à Jules Janin le* 4e *volume des* ŒUVRES COMPLÈTES DE M. L'ABBÉ DE VOISENON, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE (*Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la Reine, de Madame et de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Cluny,* 1781, 5 *volumes in*-8).

*Janin, qui depuis, longtemps après, a tant aimé, tant admiré, tant glorifié les livres, était en ce temps-*

*là un vrai bourreau de livres; il les mettait en lambeaux quand il les lisait, le soir et le matin, dans son lit, et n'en faisait plus aucun cas dès qu'il les avait lus. Sa bibliothèque ne se composait que d'une centaine de volumes en mauvais état, y compris le fameux exemplaire des Œuvres de Bossuet, qu'il avait en mains tous les jours et qui se ressentait peu ou prou de ses lectures quotidiennes.*

*Le lendemain, de bonne heure, je rendis visite à mon idolâtre de Bossuet, et je le trouvai encore couché, coupant le plus tranquillement du monde les feuilles de mon volume de Voisenon. « Malheureux! lui dis-je tout ému: que faites-vous là? — Vous voyez, répondit-il sans s'émouvoir: je prépare l'ouvrage que je livrerai à M. de Laurentie dans quelques jours. Il est fait, ou du moins presque fait, grâce à vous. — Mais vous n'y pensez pas! Vous avez mutilé le volume que je vous avais prêté, en vous faisant recommander d'en avoir le plus grand soin! C'est abominable. — Bon! on vous en donnera un autre, puisque je vais le réimprimer à peu près textuellement, sauf les gaillardises. — Vous êtes un homme étrange! Vous n'avez pas de respect pour les livres, ni pour ceux qui les aiment. Savez-vous que cette édition des Œuvres de Voisenon est fort rare? — J'en suis bien aise; on ne s'apercevra pas que j'ai pris mon bien là où je le trouvais, selon l'axiome de Cyrano de Bergerac, et je vous remercie doublement de*

*m'avoir fait connaître ce chef-d'œuvre. Un vrai chef-d'œuvre, je vous jure! J'ai lu deux fois ce volume depuis hier, et maintenant je taille en plein drap, je coupe et découpe tout ce qui doit entrer dans mon ouvrage, et, comme je vous le disais, tout votre Voisenon y passera. On avait bien de l'esprit au dix-huitième siècle, et nous ne valons pas ces gens-là... Vous paraissez consterné, mon cher ami; vous ne me pardonnez pas le sans gêne avec lequel j'ai traité votre livre; mais prenez-en votre parti : je vous en rendrai un autre plus beau, mieux relié, car je le ferai relier exprès pour vous chez Thouvenin. »*

*Jules Janin me tint parole : il fit chercher partout un exemplaire des Œuvres complètes de l'abbé de Voisenon, et il en trouva un, relié en maroquin rouge, doré sur tranches, lequel provenait de la bibliothèque de Madame la Comtesse d'Artois, qui n'avait lu sans doute que les Contes, car le cinquième volume, où ils sont réunis, était le seul qui ne fût pas dans son* état de neuf, *suivant l'expression traditionnelle des libraires.*

*Trois ou quatre mois plus tard, Janin m'adressa son volume qui venait de paraître et qui portait cette dédicace :* « Au dernier ami de l'abbé de Voisenon. DISSECTI MEMBRA POETÆ. Le dissecteur et préparateur J. J. » *Voici quel était le titre du volume :* TABLEAUX ANECDOTIQUES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS FRANÇOIS Ier JUSQU'A NOS JOURS, *par Jules*

*Janin (Paris, rue Férou, n° 28, 1829, in-18). Janin l'avait bien dit : les 182 pages qui composent les* ANECDOTES LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET CRITIQUES *de Voisenon formaient la plus grande partie des* TABLEAUX ANECDOTIQUES, *dans lesquels La Harpe ne figurait que pour quelques pages d'observations et de jugements académiques. L'audacieux plagiat de Janin ne fut signalé par personne, et je lui gardai le secret, après l'avoir qualifié à deux ou trois reprises d'*évêque de Voisenon in partibus infidelium.

*Recherche maintenant qui voudra ou qui pourra les* TABLEAUX ANECDOTIQUES *de Jules Janin! Nous n'avons affaire qu'aux* ANECDOTES LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET CRITIQUES *de Voisenon, et nous persistons encore, après cinquante ans, à les regarder comme un chef-d'œuvre d'esprit, de malice et de belle humeur.*

*Ces* ANECDOTES *ne parurent pas du vivant de l'auteur; elles avaient été écrites en 1764, dix ans avant la mort de Voisenon, comme le prouve cette phrase de sa notice sur* FAVART ET SA FEMME : « *L'année dernière, M. de Richelieu lui fit faire, pour Fontainebleau,* LA FÉE URGÈLE, *où sa femme joue la Vieille d'une manière inimitable.* » *Or,* LA FÉE URGÈLE, *comédie en 4 actes et en vers libres, fut jouée à Fontainebleau, et imprimée à Paris chez Christophe Ballard, en 1765. On sait que l'abbé de Voisenon a eu part à cette pièce aussi bien qu'à d'autres qui ne portent que le*

*nom de Favart. Mme Favart y contribuait aussi : « Comme elle a l'imagination extrêmement gaie, dit Voisenon dans la notice qu'il a consacrée au mari et à la femme, elle communiquoit ses idées à Favart et à quelques-uns de ses amis, qui les mettoient en œuvre, de concert avec elle, et ce sont ces productions qui paroissent, avec raison, sous son nom, parce qu'elle y a la meilleure part. »*

*Les* ANECDOTES LITTÉRAIRES *ont été certainement composées dans l'intimité du ménage Favart, où Voisenon avait, en quelque sorte, élu domicile, lorsque la mort du maréchal de Saxe, en 1750, eut mis fin aux persécutions que ce terrible amoureux exerçait à la fois contre les deux époux. Voisenon ne dissimule pas toute la haine qu'il lui gardait, en racontant, le plus naïvement du monde, que le maréchal avait menacé de faire périr le pauvre Favart, si sa femme* ne se rendait pas. *Il ajoute même, avec une candeur qu'on est surpris de trouver chez l'auteur du* SULTAN MISAPOUF, *que : « Comme la Chantilly (surnom de théâtre de Mme Favart) mêloit à ses faveurs, qu'on lui arrachoit, les reproches les plus cruels, elle ne tira guère d'autres avantages de sa situation que sa liberté. » On se représente l'abbé de Voisenon poudré, musqué, coquettement habillé, lisant à ses deux amis la notice qui les concerne, et qu'il eut la délicatesse de tenir renfermée dans son portefeuille avec le reste de ses* ANECDOTES.

*On ne saurait nier que ces* Anecdotes *ne contiennent bien des épigrammes et peut-être bien des perfidies. Cependant l'abbé de Voisenon n'était pas méchant : « Ses saillies ingénieuses, dit l'auteur de la notice posthume qui fut imprimée, en* 1776, *dans le* Nécrologe des hommes célèbres de France, *étoient aussi éloignées du genre si médiocre et si décrié des pointes que de la satire, qu'il ne se permit jamais. Jamais il n'eut dessein d'offenser personne, et lorsque, dans la conversation, il lui échappoit quelque plaisanterie un peu trop vive, il la tempéroit aussitôt par des paroles obligeantes. » Il est donc certain qu'à l'exception de quelques amis, tels que Favart et sa femme, la comtesse de Turpin de Crissé, Guillard de Beaurieu, etc., personne n'avait eu communication du manuscrit des* Anecdotes littéraires, *dans lesquelles Voisenon s'était donné l'innocent plaisir de dire leur fait, en cachette, à des auteurs qu'il n'aimait pas. Ainsi, l'article de* Diderot *témoigne d'une violente antipathie et même d'un ressentiment caché.*

*Cependant Voisenon n'est cité qu'une fois, et d'une manière favorable, dans les œuvres de Diderot, qui avait glissé cette piquante anecdote au milieu de son* Salon de 1765, *publié seulement, après sa mort, en* 1798 : *« Le marquis de Chimène, qui fait des tragédies comme M. Lépicié des tableaux, lisait un jour à l'abbé de Voisenon une trag'die sienne, farcie des plus beaux vers de Corneille, de Racine, de Voltaire,*

de Crébillon; et l'abbé, à tout moment, ôtait son chapeau et faisait une profonde révérence : « Eh ! qui saluez-vous donc là? lui dit le marquis. — Mes amis, que je vois passer ! » lui répondit l'abbé. Voisenon ne s'est pas souvenu du marquis de Chimène (Ximenès) dans les ANECDOTES. Diderot, dans ses lettres à Mlle Volland, qui avaient circulé peut-être à l'époque où elles furent écrites, en 1760, égratignait un peu Voisenon, à propos de TANT MIEUX POUR ELLE, qu'on lui attribuait avec d'autant plus de raison que ce conte plaisant a été compris dans ses Œuvres complètes : « L'abbé de Voisenon se défend tant qu'il peut de la petite ordure, mais elle demeurera sur son compte jusqu'à ce qu'un autre se soit montré. En tout, c'est presque le défaut de succès qui fait la honte. Les gens de cœur n'ont du remords que d'avoir manqué leur coup. »

Et pourtant, lorsque les ANECDOTES furent publiées, en 1681, dans les Œuvres complètes de Voisenon, Diderot et Grimm rendirent compte, dans leur CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, de cette nouvelle publication, et parlèrent des ANECDOTES sans colère, sans amertume, et presque avec bienveillance : « Les ANECDOTES LITTÉRAIRES, disent-ils, sont une espèce d'Ana réussi, de préventions plus ou moins injustes, mais où l'on trouve, à travers beaucoup de sarcasmes, de pointes, de mauvais calembours, quelques mots heureux, quelques traits plaisants. »

*Cette édition des Œuvres complètes de l'abbé de Voisenon avait été préparée et publiée par les soins et peut-être aux frais de la comtesse de Turpin de Crissé, son amie, qui le consola, pendant trois ans, de la perte de Mme Favart, morte en 1772 : c'est entre les mains de cette amie fidèle qu'il avait déposé, peu de jours avant sa mort, « tout ce qu'il lui restoit d'ouvrages manuscrits ». Mme de Turpin, qui avait participé avec Favart à la composition de plusieurs de ces ouvrages, fit paraître d'abord la* JOURNÉE DE L'AMOUR, OU HEURES DE CYTHÈRE *(Gnide, 1776, in-8, avec fig.). Elle avait écrit à Voltaire : « Quiconque aime les lettres, Monsieur, quiconque s'en occupe, semble avoir acquis le droit de vous importuner. M. l'abbé de Voisenon, qui fut mon ami particulier dans les dernières années de sa vie, vous appeloit son maître. Il m'a confié, en mourant, ses manuscrits; je les garde précieusement comme le fruit de vos leçons. Je remplirai l'intention de mon ami en publiant ses ouvrages; je la remplirai encore mieux si j'obtiens votre agrément. Je vous fais encore une prière, c'est de me permettre d'insérer, dans le recueil de ses Œuvres, ce que j'ai pu conserver de sa correspondance avec vous. » Voltaire refusa son autorisation, car ses lettres à l'abbé de Voisenon n'ont pas été imprimées dans les Œuvres de ce dernier.*

*La publication des Œuvres complètes de l'abbé de*

*Voisenon passa presque inaperçue, si ce n'est que des réclamations furent adressées à l'éditeur au sujet de quelques articles des* ANECDOTES LITTÉRAIRES, *et que Mme la comtesse de Turpin fit droit à ces réclamations en remplaçant par des cartons les feuillets qui avaient donné lieu à des plaintes de la part des intéressés. Ces cartons correspondaient aux pages* 71, 149, 151, 175 *et* 179, *qui se rapportent aux articles de Marmontel, de Riccoboni et de Godard d'Aucourt, du chevalier de Mouhy et de l'abbé de La Bletterie, du Roi de Prusse et de Voltaire.*

*Les journaux de littérature gardèrent le silence sur cette publication importante, qui mettait en lumière beaucoup d'ouvrages inédits de l'auteur, et surtout les* ANECDOTES LITTÉRAIRES. *Ce sont probablement ces* ANECDOTES *qui ont fermé la bouche aux journalistes et fait tomber la plume de leur main. Nous n'avons rencontré, dans les écrits du temps, qu'un seul compte rendu, où ce qui concerne les* ANECDOTES LITTÉRAIRES *mérite d'être cité, en supprimant toutefois les extraits de ces* ANECDOTES *signalés par le rédacteur à l'appui de ses critiques.* L'ANNÉE LITTÉRAIRE *(tome Ier de* 1782, *pages* 241 *et suiv.) nous fournit ce compte rendu, écrit sans doute sous l'inspiration d'un des auteurs que Voisenon n'avait pas épargnés.*

*« Le tome IVe (des Œuvres de l'abbé de Voisenon) est consacré à des* ANECDOTES LITTÉRAIRES, HISTORI-

QUES ET CRITIQUES SUR LES AUTEURS LES PLUS CONNUS. *Nous observerons qu'une des manies des gens de lettres, même les plus obscurs, est de juger leurs maîtres, et ils ajoutent à cette imprudence la manie bien plus risible de publier ces jugements qu'ils regardent comme des arrêts en dernier ressort... M. l'abbé de Voisenon a été aussi affligé de cette épidémie : il s'est avisé aussi de juger : il est vrai qu'il avait eu la sagesse de ne point se faire imprimer; l'essor est moins indiscret. Quoi qu'il en soit, ce sont ici des idées très peu approfondies qui nous apprennent que M. de Voisenon avait quelquefois de la saillie; il n'entre dans aucun détail. On a lu toutes ces prétendues* REMARQUES, *et on est étonné de ne point avoir la moindre notion de ces auteurs, dont la plupart sont jugés, nous osons le dire, avec une sorte d'indécence. D'abord, il y a dans tout cela un ton de légèreté qu'on ne saurait pardonner à un écrivain qui veut passer pour homme de lettres... M. de Voisenon ne parle que par épigrammes, ce qui rend cette lecture extrêmement fatigante... Quelle insupportable manie de vouloir jouer, à tout propos et sans propos, le rôle de Tabarin! M. l'abbé de Voisenon pouvait-il ignorer qu'il est impossible de soutenir ce personnage, sans qu'on soit ennuyé ou révolté?*

*« Ce n'est pas que, dans cette foule de saillies déplacées que prodigue M. l'abbé de Voisenon, il n'y en ait de piquantes et d'agréables... Quelquefois*

*M. l'abbé de Voisenon a une dureté dans ses expressions qui dément cette sensibilité qu'on nous a tant exaltée dans son panégyrique, et, en général, cette dureté maligne et caustique est un de ses défauts...*

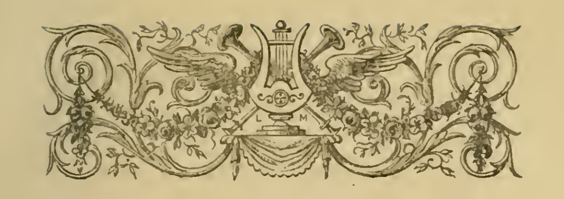
*« Ces* ANECDOTES *sont plutôt un recueil de médisances et de bons mots, et même de calomnies, qu'un morceau de littérature instructif : cela ne sert qu'à nous apprendre que l'auteur était un homme du monde, très ingénieux, qui absolument voulait rire, à quelque prix que ce fût. Ce n'est là ni le ton ni la finesse d'Hamilton. »*

*Ces critiques sont amères, mais elles ne sont pas tout à fait sans fondement, car on peut reprocher à l'abbé de Voisenon beaucoup de légèreté dans certains jugements. Aussi les* ANECDOTES LITTÉRAIRES *n'ont-elles pas toujours, au point de vue de l'appréciation des auteurs et de leurs ouvrages, la valeur incontestable que nous aimons à reconnaître dans cette brillante et curieuse galerie de portraits, sous le rapport de la finesse des réflexions et de la tournure spirituelle des plaisanteries, qui touchent souvent à l'épigramme et même à la satire.*

P. L. JACOB, bibliophile.



# ANECDOTES LITTÉRAIRES



# ANECDOTES

## LITTÉRAIRES

---

### MÉSENGUY

Il étoit né dans le diocèse de Beauvais, au sein de l'obscurité; il trouva des secours pour faire d'excellentes études. Il s'attacha aux Rollins et aux Coffins, qui l'aiderent à développer ses talens. La bulle *Unigenitus* commençoit alors à mettre la fermentation dans l'Église. Il fut un des chefs du parti opposant, et eut l'honneur d'être obligé de disparoître plusieurs fois. Les femmes jansénistes se recommanderent à ses prieres; il se recommanda à leurs libéralités. Il possédoit l'Écri-

ture Sainte; il excelloit sur-tout dans la liturgie, bréviaire, missel, et processionnel.

⌘

## DU GUET

Il fut prêtre de l'Oratoire, et sa mauvaise santé le força d'en sortir. Il fit voir la variété et la supériorité de ses talens dans les divers emplois qu'il exerça. Il enseigna la philosophie, la théologie, fit des conférences ecclésiastiques. Il se retira à Bruxelles auprès de M. Arnaud; revenu à Paris, M. le président de Ménard le reçut chez lui : il y resta jusqu'à la mort de ce magistrat. Son opposition à la Constitution le força de faire plusieurs voyages en Hollande. Il mourut cependant à Paris en 1733. Il n'est pas douteux qu'on lui eût fait opérer des miracles, s'il n'eût pas condamné les convulsions, et s'il eût regardé la *Gazette ecclésiastique* comme un ouvrage badin, inspiré par la charité. Il étoit éloquent, mais diffus; son *Traité de la priere publique* est ce qu'il a fait de mieux. Nous avons de lui un *Traité sur l'éducation d'un prince*, qui prouve qu'un roi qu'il auroit élevé auroit pu devenir un grand saint.

⌘

*Les Gémissemens du cœur chrétien*

PAR HAMON

HAMON, docteur en médecine, naquit à Cherbourg, port de Normandie; il avoit été précepteur de M. du Harlay, premier président. Il vendit sa bibliotheque et la distribua aux pauvres (une pareille action fait plus de conversions que tout un carême de Massillon). Il se retira à Port-Royal, et fut pendant trente ans le médecin de la maison. Il mourut comme un saint, en 1687 ; chose rare dans la Faculté de médecine.

## AMELOTE

AMELOTE, pere de l'Oratoire, né à Saintes, fut chargé, en 1655, par l'Assemblée générale du clergé de France, de traduire le Nouveau Testament. Cet ouvrage fut universellement applaudi. Il est encore l'auteur de la Vie du P. Gondrin, célebre général de l'Oratoire. Il mourut à Paris en 1678.

## *Année chrétienne*

### Par M. le Tourneux

Une origine obscure fut d'abord le partage de M. Le Tourneux, natif de Rouen; mais ses heureuses dispositions pour la science et pour la vertu lui acquirent de puissants protecteurs. Il fut placé auprès de M. Le Tellier, archevêque de Reims, encore abbé, pour lui rendre l'esprit liant et modéré; de tous ses ouvrages, ce fut le seul qu'il manqua. Il obtint plusieurs bénéfices, remporta le prix de l'Académie françoise, prêcha dans dans Paris avec une vogue étonnante. Ses liaisons avec Messieurs de Port-Royal lui attirerent des chagrins, et mirent le sceau à sa célébrité. On ordonna au P. Lallemand, jésuite, de composer une *Année chrétienne*, pour faire tomber le livre de M. Le Tourneux. Le parallele en augmenta le succès. On recommanda la lecture du P. Lallemand, on défendit celle de M. Le Tourneux. Les évêques ressemblerent aux médecins, qui n'ordonnent que des drogues.

# BOURDALOUE

Il parut à Paris avec tant d'éclat que Louis XIV voulut l'entendre. Le Roi en fut si content qu'il l'envoya à Montpellier; et la station qu'il y prêcha convertit plus de protestans que les exécutions de Basville. Le Roi lui dit un jour : « Mon pere, vous devez être content de moi, madame de Montespan est à Clagny. — Oui, Sire, répondit Bourdaloue, mais Dieu seroit plus satisfait si Clagny étoit à soixante-dix lieues de Versailles. » Madame de Maintenon voulut le choisir pour directeur. Il n'y consentit qu'à condition qu'il ne lui donneroit qu'un jour par an. C'est ainsi qu'il traitoit en grand homme une fonction dont tant d'autres ne font qu'un métier. Le P. d'Arcy, jésuite, disoit : « Quand le P. Bourdaloue prêchoit à Rouen, les artisans quittoient leurs boutiques, les marchands leur commerce, les avocats le Palais, et les médecins leurs malades; j'y prêchai l'année d'après, je remis tout dans l'ordre. »

Une dame de la cour, se confessant au P. Bourdaloue, lui demanda s'il y avoit bien du mal d'aller aux spectacles et de lire des romans : « C'est à vous à me le dire, Madame? » lui répondit le pere.

## MASSILLON

Massillon étoit né en Provence, et fut un des plus grands ornements de l'Oratoire. Après le premier Avent qu'il prêcha à Versailles, le Roi lui dit : « Mon pere, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dont j'ai été fort content; mais toutes les fois que vous m'avez prêché, j'ai été fort mécontent de moi-même. » En 1717, il fut fait évêque de Clermont; le petit carême qu'il prêcha devant Louis XV est regardé comme un chef-d'œuvre. Il cessa d'être prédicateur si-tôt qu'il fut successeur des apôtres.

⁂

## LE PERE CHEMINAIS

Le P. Cheminais, jesuite, brilla dès son enfance par ses talens; après avoir régenté les humanités et la rhétorique à Orléans, il se distingua par la prédication, dans un temps si fécond en grands prédicateurs. Son éloquence étoit simple, naturelle et sensible; il parloit toujours au cœur, c'étoit le Racine de la chaire. Il mourut à l'âge de trente-huit ans.

⁂

# LA BRUYERE

Jean de La Bruyère étoit d'un village près de Dourdan; M. Bossuet le plaça auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire. Il y resta jusqu'à la mort du Prince, en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension; outre ses *Caracteres de Théophraste*, on a encore de lui des *Dialogues* sur le Quiétisme. Il fut de l'Académie françoise, en 1693; son discours de réception porte l'empreinte de son génie. C'étoit une galerie de portraits, qu'on feroit aujourd'hui plus agréables et plus piquans. Il mourut âgé de cinquante-sept ans.

# L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE

L'abbé de Saint-Pierre, d'une famille noble de Normandie, se distingua par la singularité de ses écrits et de sa conduite. Le cardinal du Bois, en parlant de ses ouvrages, disoit que c'étoient les rêves d'un homme de bien (son Eminence ne devoit pas être sujette à en faire de semblables). L'abbé de Saint-Pierre étoit grand partisan de la

populace ; entouré de cent petits laquais, c'étoit un pere de famille. Il poussa ses vûes de citoyen jusqu'à composer un chapitre pour traiter des moyens dont on pourroit se servir pour rendre un duc utile à l'État.

## COLBERT TORCY

Il étoit fils du marquis de Croissy. Après s'être distingué dans les négociations à Londres, à Stockholm et à Lisbonne, le roi lui confia le département des Affaires etrangeres. Il passa à la Haye, en 1711, pour faire aux puissances belligérantes des propositions qu'elles n'accepterent point. Il mourut en 1748, âgé de quatre-vingt-un ans. Il a laissé des *Mémoires*, dans lesquels on trouve sa candeur, sa franchise et sa vérité. C'est à M. le duc de Choiseul qu'on en doit l'impression.

## L'ABBÉ COYER

Il a commencé par donner des frivolités, telles que *l'Année merveilleuse*, le *Voyage de l'Amiral*

*Andson dans l'isle frivole :* cela lui a valu de l'argent. Il a composé *la Noblesse commerçante :* cela lui a fait quelque réputation. Il a donné l'*Histoire de Sobieski :* cela lui a valu la Bastille. Ensuite il a voyagé, et est revenu, et feroit bien de repartir

## M. DE CHAMOUSSET

Monsieur de Chamousset a composé les *Vûes d'un citoyen;* sa tête étoit toujours en effervescence pour le bien de l'humanité; il n'y avoit point de semaine qu'il n'enfantât quelques projets, qui étoient autant de romans pris dans la bonté de son cœur. C'est à lui qu'on est redevable de l'établissement de la petite poste.

## AMELOT DE LA HOUSSAYE

Amelot de La Houssaye est un des auteurs qui ont le plus travaillé sur la politique. Il naquit à Orléans. Malgré l'étendue de ses connoissances,

il ne fut jamais que secrétaire d'ambassade à Venise.

## L'ABBÉ DE MONTGON

L'abbé de Montgon se mit d'abord aux Missions etrangeres; tourmenté par son esprit inquiet, il prit le parti d'aller en Espagne, où il se procura une charge d'aumônier du Roi. Les deux branches de la maison de Bourbon étoient alors si vivement brouillées par le renvoi de l'Infante, que toute correspondance étoit interceptée. Le crédit du P. Bermedés, jésuite, confesseur du Roi, fit qu'on jeta les yeux sur lui pour l'envoyer en France sans caractere public, afin de ménager la réconciliation entre les deux cours. Il s'en acquitta avec tant d'adresse et de succès qu'il sembla être dans le chemin de la plus grande fortune, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat. Le cardinal de Fleury, qui le haïssoit mortellement, le fit arrêter. Il n'aimoit pas les gens d'esprit. La Providence le fit ministre, en faveur des hommes médiocres dont il peupla le clergé de France.

## MADAME DE FOUQUET

*Recueil de remedes faciles et domestiques.*

La mere du surintendant Fouquet étoit Marie de Maupeou, dame d'une piété et d'une charité singuliere et éminente. Elle mourut en 1681, âgée de quatre-vingt-onze ans, regrettée de tout le monde et particuliérement des pauvres, qui la nommoient leur mere; lorsqu'elle apprit la disgrace du surintendant, elle dit tout haut, en joignant les mains : « Seigneur, il y avoit long-temps que je vous demandois cela pour son salut. »

⌘

## LE PERE BERTHIER

Le P. Berthier étoit savant, modeste, point intrigant, jésuite, et honnête homme. Le *Journal de Trévoux* perdit en lui un bon auteur, et Paris un homme de bien; il n'y eut que les encyclopédistes qui gagnerent, à son expulsion, un puissant adversaire de moins.

⌘

## NOSTRADAMUS

Nostradamus, médecin, astrologue, étudia à Montpellier; à son retour de province, il publia ses *Premieres Centuries*. Henri II en fut si charmé qu'il lui donna deux cents écus d'or, somme très-considérable pour ce temps-là. Il l'envoya aux princes ses fils, qui étoient à Blois. Il reçut encore de Charles IX des marques publiques de son estime. Nostradamus, né dans ce siecle-ci, seroit moins à la mode que *Comus*. On ne croit plus aux prophéties, et par inconséquence on les cite dans quelques événemens.

## LULLI

Lulli et Quinaut sont tous les deux fondateurs de l'Opéra françois. On reprochoit au premier d'introduire trop le goût italien dans la musique; on lui faisoit la guerre de travailler avec le second. On admiroit Lulli, on méprisoit Quinaut. Lulli a perdu les trois quarts de son empire, et nos poëtes

lyriques, excepté l'auteur de *Castor*, affermissent tous les jours Quinaut dans le sien.

## DESTOUCHES

Destouches, l'un des meilleurs musiciens qui aient paru sous le regne de Louis XIV, dut sa réputation à son opéra d'*Yssé*, qui fut représenté la premiere fois à Trianon. Le Roi en fut si content qu'il lui dit qu'il étoit le seul qui ne lui eût pas fait regretter Lulli. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Destouches ignoroit la composition, et qu'il étoit obligé d'avoir recours à des musiciens pour les basses, et pour écrire ses chants; cela prouve que la science fait des ouvriers, et que le génie, joint avec le goût, fait les grands hommes.

## CAMPRA

Campra, célèbre musicien, né à Aix en Provence, s'acquit d'abord une grande réputation par ses

motets, qui lui mériterent la place de maître de musique à Notre-Dame; c'est à l'église que Dieu permet au malin esprit de nous tendre des piéges. La Motte quitta la Trappe après avoir composé l'*Europe galante;* il l'apporta à Campra, qui en fit la musique en entendant matines.

## MOURET

Mouret, musicien charmant, né à Avignon, devint surintendant de la musique de Madame la duchesse du Maine, directeur du Concert spirituel, et compositeur de la Comédie italienne. Ayant perdu toutes ses places, il perdit aussi la tête, et mourut à Charenton en 1738.

## DESMARETS

Desmarets, né à Paris, fut page de la musique du Roi, et en obtint une pension, à l'âge de vingt ans; il épousa la fille du président de l'élec-

tion de Senlis, du consentement de la mere, mais à l'insçu du pere. Il fut condamné à mort par le Châtelet, qui apparemment n'aimoit pas la musique. Il passa en Espagne, y fut surintendant de la musique de Sa Majesté Catholique. Quatorze ans après, il passa à Lunéville, et mourut directeur de la musique de cette cour. Son mariage a été déclaré valable par le Parlement.

## MONTECLAIR

Monteclair, né à Bassigni, s'est immortalisé par son opéra de *Jephté*. C'est en entendant le chœur, *Tout tremble devant le Seigneur*, que Rameau conçut le dessein de faire ses opéra.

## MARAIS

Marais, né à Paris, excella dans l'art de jouer de la basse de viole; il imagina le premier les trois dernieres cordes de basse, afin de la rendre

plus sonore. Son meilleur opéra est *Alcyone*, dont la tempête parut alors un morceau de la plus grande distinction. Il semble que la musique ait suivi le taux de l'argent : ce qui faisoit autrefois une somme considérable en feroit une bien mince aujourd'hui.

⌘

## SALOMON

SALOMON, musicien françois, fut reçu à la musique du Roi pour la basse de viole; son opéra de *Médée* et de *Jason* fut applaudi. Il mourut à Versailles, en 1731, âgé de soixante-dix ans.

⌘

## RAMEAU

RAMEAU étoit de Dijon; son impulsion pour la musique se manifesta par un menuet qu'il composa à l'âge de sept ans. Il voyagea en Italie, fut à son retour organiste de l'église cathédrale de Clermont en Auvergne, se brouilla heureusement avec le Chapitre, et vint à Paris, où il toucha l'or-

gue de Sainte-Croix de la Bretonnerie, sans que personne sût seulement son nom. A cinquante-cinq ans il sentit son génie pour l'opéra se développer, et donna *Hippolyte*. Cela fit une religion nouvelle; il eut autant d'ennemis et d'enthousiastes que d'hérésiarques. Il auroit fait du chant, s'il s'étoit connu en paroles; mais il croyoit Cahusac supérieur à Quinaut. Il voyoit tout dans l'harmonie, comme Malbranche voyoit tout en Dieu; il m'a dit souvent qu'il ne savoit pas comment on doutoit du mystere de la Trinité, qui étoit géométriquement démontré dans la musique. Je crois que Marcel l'auroit trouvé dans un menuet. Les grands hommes, dans quel genre que ce soit, rapportent toujours tout à leur art.

## THÉOBALDO

Théobaldo di Gatti, fameux musicien, natif de Florence, fut attiré à Paris par son enthousiasme pour Lulli. Il composa deux opéra, l'un *Coronis*, et l'autre *Sylla*, qui n'enthousiasmerent personne.

## LE CARDINAL D'OSSAT

Arnaud d'Ossat ne fut redevable de sa haute fortune qu'à son rare mérite. Il prouva que l'exacte probité n'est point incompatible avec l'art des négociations. Ses *Lettres* passent pour être le bréviaire des ambassadeurs. On ignore son extraction. Etant à Rome, il mandoit au Roi : « Sire, gagnez bien des batailles en deçà, nous vous obtiendrons des absolutions en delà. »

⌘

## DE SOLEIZEL

Il étoit gentilhomme du Forest, fit ses études à Lyon, soutint des exercices de rhétorique, et finit par faire *le Parfait Maréchal.*

⌘

## *Dictionnaire de l'Académie*

Cet ouvrage ne parut que plusieurs années après celui de Furetiere, que l'on accusa d'avoir pro-

fité des Mémoires de ses confrères pour les prévenir dans l'édition de son *Dictionnaire*. Cette infidélité fut la cause de son expulsion. L'Académie donna, il y a quatre ans, une nouvelle édition de son *Dictionnaire*, avec des changements considérables. Il y a encore des fautes; mais, de tous les dictionnaires, c'est celui où l'on en trouve le moins. Il faut convenir qu'il y a peu de compagnies où l'on discute avec autant de finesse et de sagacité les difficultés de la langue. Ce fut long-temps la mode de tourner l'Académie en ridicule; toutes les épigrammes qu'elle a essuyées ont presque toujours été faites par des auteurs piqués de n'en pas être.

⁂

## L'ABBÉ GIRARD

L'ABBÉ GIRARD, mort en 1748, fit son livre des *Synonymes*, qui lui ouvrit avec raison la porte de l'Académie françoise. Il y avoit dans sa tête plus de mots que d'idées.

⁂

## L'ABBÉ D'OLIVET

Il est né en Franche-Comté, et fut jésuite ; il est connu par son *Traité de la Prosodie françoise.* Il a fait la continuation de l'Histoire de l'Académie, où il fut reçu en 1723. On a de lui beaucoup de traductions de Cicéron. C'étoit un homme très-laborieux, excellent grammairien, très-lourd, et voulant être plaisant. Il prétendoit que c'est manquer de respect à l'Académie que d'applaudir à ce qu'on y prononce dans les séances publiques. On le servoit à souhait toutes les fois qu'il y parloit.

### *Dictionnaire de l'Encyclopédie*

On doit l'idée de l'*Encyclopédie* au chancelier Bacon ; il y avoit de quoi en faire un chef-d'œuvre par l'universalité des choses, si les gens de lettres qui l'ont entrepris avoient fait une association, au lieu d'une conjuration ; mais les chefs, souvent désunis entre eux, se rallient toujours pour détruire la distinction des rangs. Philosophes despotes, ils veulent être les professeurs des rois ; on

prononce contre eux l'anathème. Ce sont les Romains de la littérature ; ils voudroient asservir l'univers, au lieu de chercher à en être ignorés. Ils croient que les jésuites ont été chassés, parce qu'ils n'ont pas ménagé l'*Encyclopédie.* Ils haïssent les jansénistes, parce que ceux-ci les accusent de détruire la religion. Ils soutiennent que le Parlement n'entend rien à l'administration, parce qu'il a condamné l'*Encyclopédie.* Ils frondent le ministere, parce qu'on a joué *la Comédie des Philosophes.*

## *Anti-Lucrece*

Une conversation qu'eut l'abbé de Polignac, à son retour de Pologne, avec Bayle, à Roterdam, et la citation de quelques vers de Lucrece, qui annonçoient le pyrrhonisme le plus décidé, firent naître l'idée du poëme en question. On en facilita les moyens à l'abbé de Polignac, en le forçant de rester dans ses abbayes de Bonport et de Danchin. C'étoit un bel-esprit, mais ce n'étoit pas un génie ; il joignoit une éloquence naturelle à la figure la plus distinguée. Il savoit ses poëtes latins, mais il ne connoissoit pas les hommes, et étoit

plus propre à faire un académicien qu'un homme d'Etat.

⌘

*Dictionnaire de Trévoux*

C'est l'ouvrage des jésuites, auquel ils ont employé tout ce qu'il y avoit de plus habile. L'Académie ne consulte que le Dictionnaire qu'elle a composé, mais le public ne consulte guère que le *Dictionnaire de Trévoux*. Je crois cependant que c'est un préjugé. Il y avoit beaucoup de fautes dans l'ancienne édition, la nouvelle en est remplie.

⌘

## BOUGAINVILLE

Il fut le traducteur de *l'Anti-Lucrece,* et y ajouta un *Discours* préliminaire, qui eut quelque réputation. Il avoit une mémoire prodigieuse, qui lui faisoit souvent retenir de mauvais vers ; il étoit assez gai, quoique toujours souffrant. Il fut de l'Académie françoise, malgré les efforts qu'on fit pour l'en empêcher. Il eut des ennemis; mais ses

amis étoient trop honnêtes gens, pour ne pas présumer qu'il leur ressembloit.

ℋ

*Oraisons funebres*

Le nom seul de Bossuet, né à Dijon, rappelle l'idée d'un des plus savans prélats qu'ait eus le clergé de France. Ses *Oraisons funebres* le placent au nombre des premiers orateurs. Il écrivit contre les protestans, composa l'*Histoire universelle ;* mais il perdit M. de Fénelon, dont il avoit été l'intime ami. Il est regardé comme un Pere de l'Église.

ℋ

## LA CHAPELLE

Il naquit à Bourges, fut receveur général des finances, et secrétaire des commandemens de M. le prince de Conti. Il composa *les Amours de Tibulle et de Catulle,* et une *Lettre d'un Suisse à un François, sur les intérêts des Princes.* Ses protec-

tions firent trouver ses ouvrages assez bons pour lui donner une place à l'Académie françoise.

## *Métamorphoses d'Ovide*

L'ABBÉ BANNIER étoit du diocese de Clermont, et de l'Académie des belles-lettres; il avoit une une connoisance parfaite de la mythologie, science trop négligée aujourd'hui, et cependant bien nécessaire à ceux qui veulent faire des opéra.

## MADAME DACIER



C'ÉTOIT une des plus savantes personnes de son siecle. La reine Christine l'honora de ses bontés, et MM. Bossuet et de Montauzier de leur estime. Devenue catholique avec son époux, elle éprouva la générosité de Louis XIV. Sa dispute avec M. de La Motte, sur les anciens, ne lui fit pas honneur : elle le combattit avec la rudesse d'un

savant; La Motte lui répondit avec l'élégance et les graces d'une femme aimable.

ꕤ

## DESPRÉAUX

C'ÉTOIT, sans contredit, le poëte le plus sensé qu'ait eu la France. Son *Art poétique* et son *Lutrin* passeront à la postérité la plus reculée. Il étoit riche des trésors d'Horace et de Juvenal, qu'il avoit l'art de fondre dans ses ouvrages. Ce n'étoit pas un homme de bonne foi, et son amour-propre excessif le rendit insupportable. Le vieux Falconet m'a conté plusieurs fois qu'un jour il l'alla voir à sa maison d'Auteuil. On parla des génies de la France : « Je n'en connois que trois, s'écria-t-il : Corneille, Molière... — Sans doute Racine est le troisième? repartit Falconet. — Racine, répliqua Despréaux avec humeur, n'est qu'un bel-esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers : le troisième est moi. »

ꕤ

## L'ABBÉ DE CHAULIEU

Il étoit du Vexin normand; c'est le poëte le plus agréable qu'ait eu la société. On dit qu'il avoit souvent de l'humeur, ou qu'il étoit rarement aimable. Il avoit cependant tout ce qu'il faut pour l'être : il étoit riche, se portoit bien, aimoit la bonne chere et les femmes. Ses poésies négligées respirent l'aisance et le goût qu'on ne doit qu'à l'usage du monde et de la bonne compagnie.

ꝏ

## PAVILLON

Pavillon étoit neveu de célebre évêque d'Aleth. Il remplit la place d'avocat général au parlement de Metz. Ses infirmités le forcerent de quitter, et de se retirer à Paris; il y forma une Société de gens de lettres, qui furent ses amis. Ses pieces fugitives sont douces, mais foibles et languissantes comme sa santé. Le moral et le physique chez lui manquoient de nerfs; il n'en acquit pas même dans l'Académie françoise et dans celle des inscriptions, qui l'adopterent dans leurs compagnies.

ꝏ

# ROUSSEAU

Il n'étoit ni aussi grand poëte, ni aussi malhonnête homme, qu'on le dit. Il est prouvé qu'il n'est point l'auteur des fameux couplets dont il fut le martyr, et l'on commence à convenir que dans ses *Odes* il y a des vers durs et obscurs. Il échoua toujours dans les pieces de théatre. Il fit, en 1738, un voyage clandestin à Paris. Le procureur général lui fit savoir qu'il vouloit bien l'ignorer, mais que l'air de la Seine ne lui valoit rien. Son crime le plus réel et le plus impardonnable étoit d'être ennuyeux; mais, si l'on exiloit tous ceux qui le sont, le loyer des maisons diminueroit beaucoup.

# L'ABBÉ DE GRÉCOURT

L'abbé de Grécourt aimoit passionnément une belle chapeliere de la place Maubert. Cette chapeliere avoit l'honneur d'être janséniste forcenée; elle prenoit si vivement à cœur le parti de la grace triomphante, de la grace efficace, et même de la grace nécessitante, que sa conscience la pressa

d'accorder ses faveurs à l'abbé, à condition qu'il composeroit quelques pieces de vers contre la Bulle et les jésuites. L'abbé fit son poëme de *Philotanus,* et toucha tous les jours sa part d'auteur. La belle chapeliere levoit les mains et les yeux au ciel, et s'applaudissoit d'avoir gagné cette ame au parti. Mais, quelques années après, l'abbé se prit de goût pour la femme d'un cordonnier, qui détestoit le jansénisme, parce que la maison de Saint-Magloire avoit ôté sa pratique à son mari. Elle exigea que l'abbé tourneroit en ridicule les Arnaud, les Saint-Cyran et les Pâris. On a trouvé dans les papiers de Grécourt les fragments de ce poëme. On a de lui beaucoup de contes orduriers et quelques jolies fables. C'étoit un homme qui avoit un mauvais ton, crapuleux, et aimant encore plus le vin que les chapelières et les femmes de cordonnier.

## LA FONTAINE

Il étoit de Château-Thierry. Il entra chez les peres de l'Oratoire, et les quitta. Il ne se doutoit pas qu'il fut poëte. La lecture d'une ode d'Horace développa son talent. La fameuse duchesse de Bouil-

lon lui désignoit les sujets de ses contes, et madame de la Sabliere lui donna une asile chez elle. Un jour qu'elle avoit chassé tous ses domestiques, elle disoit : « Je n'ai gardé que mes bêtes : mon chien, mon chat, et La Fontaine. » Il étoit de la société de Boileau et de Racine, qui le nommoient le Bon-homme; Molière leur dit : « Le Bon-homme vivra peut-être plus long-temps que vous. » Personne n'a jamais été plus tourmenté du besoin d'aimer. Il étoit trop honnête pour n'être pas tendre. Ce sentiment le fit retourner à Dieu; il mourut couvert d'un cilice.

## SCARON

SCARON, fils d'un conseiller du Parlement de Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chanoine du Mans. Il devint impotent; en conséquence, il se lassa d'une profession qui ne demandoit aucun exercice. Il se maria à la fameuse mademoiselle d'Aubigné, qu'il ne desservit pas mieux que son canonicat. C'est lui qui inventa le genre burlesque, et qui l'emmena avec lui. De tous ses ouvrages, il ne restera que son *Roman comique*,

parce qu'il est réellement plaisant, et *Don Japhet*, parce que c'est une bonne farce. Son *Virgile travesti* n'auroit à présent aucun succès.

⌘

## GRESSET

Gresset commença par être jésuite; il quitta l'ordre, et choisit la maison de madame la duchesse de C***, comme la véritable piscine pour se laver du levain jésuitique; c'étoit une belle entrée dans le monde. Il y fit sa comédie du *Méchant*, fut de l'Académie françoise, et, dans la réponse à la réception de M. d'Alembert, s'éleva contre les évêques et prêcha la résidence; quelques années après, il se retira à Amiens et se maria. Il fit imprimer une capucinade, pour marquer son repentir d'avoir fait des pieces de théatre; peut-être, quand il sera rongé par la rouille de la province, il reviendra à Paris, et voudra composer des comédies, pour peindre un monde qu'il ne connoîtra plus. Il sera sifflé : cela sera une belle fin.

⌘

## LE PERE BRUMOY

Brumoy, jésuite, naquit à Rouen. Dès sa jeunesse, il se distingua par ses talents et ses connoissances dans les belles-lettres. Il se fit sur-tout aimer par les qualités de son cœur. Son ouvrage le plus estimé est le *Théatre des Grecs,* qui lui mérita une *Epître* de Rousseau. Il a aussi traduit le discours du P. Porée sur les spectacles.

⌘

## TÉRENCE

Je ne puis faire mieux que de rapporter ce qu'en dit l'abbé Arnaud dans sa *Gazette littéraire.* Il donna une idée de ce que c'étoit que les esclaves à Rome : c'étoit ceux que l'on prenoit ayant les armes à la main contre la République. Il y avoit une place où on les vendoit, en affichant le talent et la profession de celui qui étoit en vente. Il y en eut un à qui on demanda le sien ; il répondit que c'étoit de commander : aussi-tôt l'huissier cria : « Qui est-ce qui veut un maître? » On crioit d'un

autre : « Qui est-ce qui veut d'un philosophe? A deux talens le philosophe! Une fois, deux fois; adjugé! » Térence étoit de Carthage en Afrique, et fut esclave de Térentius Lucanus. Ce Romain prouva qu'il étoit homme de goût, en faisant son affranchi d'un poëte distingué par la beauté de ses comédies et la pureté de son style. Ses pieces avoient paru si élégantes qu'on les avoit cru écrites par Lælius et par Scipion, les deux plus éloquens personnages de Rome. Les gens de la cour n'ont pas été soupçonnés de travailler aux pieces de Moliere; ils lui en fournissoient les sujets.

## CORNEILLE

Il étoit de Rouen. Ce fut lui qui eut la gloire difficile de tirer la tragédie du *chaos* où elle étoit. Son génie, à l'exemple du soleil, vint dissiper les brouillards qui enveloppoient le théâtre. Il est vrai que dans plusieurs de ses pieces les brouillards reprennent le dessus. Il avoit trop de force pour avoir de l'élégance, et son goût étoit si peu sûr, qu'il préféroit Lucain à Virgile, et Seneque le Tragique à Sophocle. Ses beautés sont dues à la

grande élévation de son ame. C'étoit un honnête homme, incapable d'intrigues, rempli de candeur et de probité. Tandis que les lettrés employoient tout leur temps à obtenir des graces, il perdoit tout le sien à les mériter. Il devint dévôt; on lui donna pour pénitence de traduire en vers françois l'*Imitation,* et aux autres de la lire. Quoique l'amour ne fût jamais dans ses tragédies qu'un accessoire très-foible, il avoit cependant le cœur tendre. C'est à lui ce morceau de *Psiché*, que tout le monde sait par cœur : *Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.* Le maréchal de Grammont disoit que la tragédie d'*Othon* devoit être le bréviaire des rois; et M. de Louvois ajoutoit qu'il faudroit un parterre composé de ministres, pour juger de cette piece.

## THOMAS CORNEILLE

Thomas Corneille n'étoit pas du nombre des cadets qui ont plus d'esprit que leurs aînés. Sans son frère, il n'auroit pas eu plus de génie, mais il n'auroit pas payé les dépens de la comparaison. La distance qui étoit entre leurs esprits n'en mit aucune dans leurs cœurs. Ils étoient extréme-

ment unis. Ils logeoient ensemble. Thomas travailloit bien plus facilement que Pierre, et, quand celui-ci cherchoit une rime, il levoit une trappe et la demandoit à Thomas, qui la lui donnoit aussitôt. L'un étoit un dictionnaire de rimes, et l'autre un dictionnaire d'idées et de raisonnemens. Il est resté au théâtre trois pieces de Thomas : *Ariane, le Comte d'Essex* et *l'Inconnu*, toutes trois foiblement écrites, mais intéressantes. On a encore de lui les *Métamorphoses d'Ovide*, un *Dictionnaire des Arts, et* un *Dictionnaire universel géographique et historique*; ce qui marque qu'il avoit une profonde érudition.

⌘

## RACINE

Racine, né à la Ferté-Milon, fit paroître dès sa tendre enfance un génie extraordinaire. L'étude des auteurs grecs eut pour lui un attrait singulier. Retiré à Port-Royal, il s'enfonçoit dans les bois, et passoit des journées entieres avec Sophocle, Homere et Euripide. A vingt-un ans, il donna sa *Thébaïde*, piece très imparfaite, dans laquelle le monologue qui commence par le vers :

Dureront-ils toujours, ces ennuis si funestes?

décela ses talens. Il devint le rival du grand Corneille; mais on ne peut lui pardonner le mépris qu'il affectoit en faisant semblant de dormir à toutes les pieces du premier. Aucun poëte n'a jamais mieux connu l'art des vers, et n'a écrit avec une élégance plus continuelle. Racine étoit un bel-esprit qui connoissoit la marche du cœur humain, et qui savoit en mettre en jeu tous les ressorts. Voilà pourquoi il n'étoit pas inégal, il étoit toujours lui, il avoit de la force quand il le falloit; le caractere d'Acomat, celui d'Agrippine, de Burrhus, et même de Narcisse, sont les portraits hardis d'un grand peintre. *Mithridate* est une tragédie de la plus grande beauté; *Athalie* un chef-d'œuvre pour la pompe du spectacle et du style De toutes les tragédies de Racine, le fameux Arnaud n'avoit lu que *Phédre :* « Pourquoi, dit-il à l'auteur, avez-vous fait Hippolyte amoureux? — Monsieur, répondit Racine, qu'auroient dit nos petits-maîtres? » Il eut une vive dispute avec Messieurs du Port-Royal, qui, dans leurs ouvrages, avoient traité les poëtes dramatiques d'empoisonneurs publics. Il écrivit contre eux plusieurs lettres, qui sont des chef-d'œuvres de plaisanterie et d'éloquence. Ces Messieurs sentirent la nécessité de se réconcilier avec lui. Il étoit historiographe de France, sans en écrire l'Histoire, parce qu'il étoit courtisan. Louis XIV lui faisoit souvent l'honneur dangereux

de l'admettre dans son cabinet, entre lui et madame de Maintenon. Un jour, cette bourgeoise reine lui demanda pourquoi personne n'alloit au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne? Racine, sans réfléchir, répondit : « Madame, c'est depuis qu'on n'y joue plus que les farces de ce cul-de-jatte. » Un silence affreux lui fit sentir sa faute. Le roi le fit retirer de son cabinet, et ne l'y fit plus rentrer. Racine, qui n'étoit pas encyclopédiste et n'avoit pas l'honneur de mépriser les rois, tomba dans la mélancolie, se retira à Port-Royal, où il se fit enterrer, après y être mort de chagrin. M. de Roussy, l'ayant appris, dit aussi-tôt : « Racine n'auroit jamais fait cela de son vivant. » Il y a des bêtises qu'un homme d'esprit acheteroit.

## PARFAIT

Il étoit né à Paris d'une famille assez distinguée. Il a fait avec son frère un *Dictionnaire des Théâtres,* plein d'erreurs, comme le seront toujours des ouvrages de cette espece, parce qu'il est impossible de connoître les vrais auteurs des différentes pieces.

# RACINE FILS

C'EST de lui que M. de Voltaire a dit : petit fils d'un grand pere. Il fut le premier à sentir son infériorité ; il se fit peindre, les *Œuvres* de son pere à la main, et les regards fixés sur les vers de la tragédie de *Phédre :*

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere.

Il composa le poëme de la *Grace*, que le parti janséniste fit beaucoup valoir. Il donna ensuite le poëme de la *Religion*, qui étoit meilleur et qui réussit moins, parce qu'il étoit moins relatif aux affaires du temps. Il n'est pas possible d'être plus dénué de toute espece de graces que l'étoit Racine le fils. Il avoit l'air d'une grimace, et sa conversation ne démentoit point sa physionomie. Je me trouvai un jour avec lui chez M. de Voltaire, qui nous lisoit sa tragédie d'*Alzire ;* Racine crut y reconnoître un de ses vers, et répétoit toujours entre ses dents : « Ce vers-là est à moi. » Cela m'impatienta ; je m'approchai de M. de Voltaire, en lui disant : « Rendez-lui son vers, et qu'il s'en aille. »

# QUINAUT

Quinaut étoit fils d'un boulanger, et naquit à Paris; ce fut le poëte le plus critiqué de son temps, et le plus regretté de celui-ci. Despréaux se déchaîna contre ses opéra; je crois cependant qu'il y a plus de génie dans *Armide* que dans la satire contre les femmes et celle des embarras de Paris. Quinaut étoit le poëte des Graces; on ne pourroit pas trop payer celui qui parviendroit à nous en consoler. M. de Voltaire a remplacé Corneille et Racine, il n'a pas pu remplacer Quinaut. En un mot, on a si peu réussi dans le genre lyrique qu'on est obligé de regretter l'abbé Pellegrin. On ne peut reprocher à Quinaut que d'avoir poussé trop loin les louanges qu'il donnoit à Louis XIV dans ses prologues, après la funeste bataille d'Hochstet. Un prince allemand dit à un prisonnier françois : « Monsieur, fait-on maintenant en France des prologues d'opéra? »

# MOLIERE

Moliere, né à Paris, fut, sans contredit, le plus grand philosophe de son siecle. Personne n'a jamais mieux connu les ridicules, et ne les a peints avec tant de force et de vérité. Les auteurs qu'il surpassoit, les originaux qu'il peignoit, ses camarades qu'il enrichissoit, étoient ses ennemis. Il critiquoit les hommes, et sa femme les aimoit; l'un tiroit sa gloire de leurs défauts, l'autre tiroit son plaisir de leurs foiblesses. Moliere avoit des amis respectables, qui le consoloient des chagrins qu'il essuyoit. Il avoit des talents trop supérieurs, et s'appliquoit trop à corriger les mœurs pour n'être pas le plus honnête homme. Il étoit ce qu'il désiroit que les autres fussent. La gaieté répandue dans ses comédies n'étoit point dans sa conversation. Moliere pensoit trop pour être plaisant dans la société; c'étoit un observateur qui n'alloit dans le monde que pour y moissonner. Chapelle, son ami de confiance, étoit bien plus aimable que lui : voilà pourquoi l'envie lui faisoit souvent l'honneur de lui attribuer les pieces de Moliere. Mais Chapelle, avec beaucoup d'esprit et d'agrément, ne se doutoit point de l'art du théatre; il ne connoissoit ni la texture d'un drame, ni la filiation des scènes,

ni les différentes nuances des caracteres. Comme il étoit fort dissipé, il rendoit à Moliere ce qu'il avoit vu, et Moliere le mettoit en œuvre. Chapelle n'en étoit pas plus l'auteur qu'un facteur l'est des lettres qu'il apporte. Cet homme unique mourut presque subitement : on eût dit qu'il vouloit enlever aux médecins l'honneur et le plaisir de le tuer.

ꕤ

## POISSON

Il étoit fils du fameux Poisson; c'eût été un fort bon auteur, s'il eût composé des pieces aussi bien que son pere les jouoit. C'étoit le bel-esprit de la maison de madame de Carignan. Il a laissé un *Théatre*, dont les comédies, quoique froides, étoient pourtant plus amusantes que lui.

ꕤ

## DUFRÉNI

Charles Dufréni, valet-de-chambre de Louis XIV et contrôleur de ses jardins, étoit né à Paris. Tous les arts sembloient le réclamer. Il

avoit un goût naturel pour la musique, le dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture; il obtint le privilége d'une manufacture de grandes glaces, qui eut un grand succès, mais qui ne l'enrichit pas. Le Roi l'aimoit, et ne pouvoit pas le tirer de l'indigence. Il étoit réduit à se faire servir par une fruitiere qui étoit vis-à-vis de ses fenêtres. Cette femme avoit deux filles, l'une de treize ans, et l'autre de quatorze. La derniere vint un jour chez Dufréni, prit ses plumes et les rompit, après avoir jeté beaucoup de pâtés sur le papier. Dufréni, impatienté, lui donna le fouet, mais doucement, comme Vénus le donnoit à l'Amour avec des roses; la petite fille en rendit compte à sa mere, qui envoya la cadette chez Dufréni, pour y faire la même espiéglerie : elle reçut le même traitement. La mere, très-contente, assigna Dufréni pour cause de viol. L'affaire alloit devenir sérieuse; enfin on l'arrêta, avec six cents livres que Dufréni emprunta pour calmer la fruitiere, qui tira plus de profit du fruit défendu que de celui qu'elle vendoit. Dufréni comprit que le semblant de viol coûtoit plus cher que le viol même. Un jour sa blanchisseuse vint lui présenter un mémoire; mais, comme il n'avoit pas de quoi la payer, il changea le mémoire en contrat et l'épousa. Cela le mit bien en linge blanc. Il reprocha à l'abbé Pellegrin de ce que le sien étoit noir. « Tout le monde, lui répli-

qua l'abbé, n'est pas assez heureux pour pouvoir épouser sa blanchisseuse. » Il mourut âgé de soixante-seize ans. On donne encore la plupart de ses pièces, qui toutes portent le cachet de l'originalité.

# DANCOUR

Il étoit né à Fontainebleau, se fit d'abord avocat, devint amoureux d'une comédienne, et ensuite comédien ; il acheta la terre de Coursel-le-Roi, s'y retira en 1718, et y mourut en 1725. Presque toutes ses comédies étoient des paysanneries gaies, légérement écrites et dialoguées vivement. On les méprisoit dans son temps, on en désireroit de semblables à présent : on ne sait plus faire de comédies ; c'est un art qui demande de la finesse, de la plaisanterie noble. La connoissance du cœur, l'étude des hommes et un grand usage du monde, cela ne s'acquiert pas au collége.

Il arriva une plaisante aventure à Dancour, à une représentation de son *Opéra de village.* Le marquis de Sablé, sortant d'un long repas où il avoit amplement bu, vint voir cette nouveauté ; et, comme il y a un endroit où l'on chante : *Les vignes*

*et les blés seront sablés,* le marquis s'imagina qu'on le nommoit, et donna un soufflet en plein théâtre à Dancour, qui se seroit bien passé de toucher cette rétribution.

⌘

## REGNARD

REGNARD, un des meilleurs poëtes comiques après Moliere, né comme lui à Paris, eut dès sa jeunesse un penchant décidé pour les voyages; il commença par l'Italie, dont il admira moins les antiquités qu'une belle Provençale, pour laquelle il se prit de la passion la plus violente. S'étant embarqué sur un vaisseau anglois avec sa femme et sa maîtresse, il fut pris par un corsaire algérien, et amené à Alger avec les deux beautés, qui y passerent fort bien leur temps, et lui fort mal le sien. Racheté par le consul françois, il revint en France, sans pouvoir épouser sa belle Provençale, quoiqu'elle fût devenue veuve, et que sa femme fût morte; il en repartit, et, pour calmer ses feux, parcourut tous les pays du Nord, et alla même en Laponie. Il revint enfin dans sa patrie, et s'y fixa. Ce fut alors qu'il composa ses comédies. Il donna *le Joueur,* et se peignit lui-même : il étoit possédé

de la fureur du jeu. Son *Légataire universel* est une farce en cinq actes, qu'on ne se lasse point de voir. Le public fut heureux de ce que Regnard mit fin à ses voyages, et il le seroit tout autant presque, si tous les poëtes d'à présent prenoient le parti de commencer les leurs.

## BARON

Il fut, dès sa plus tendre enfance, élevé par Moliere, et beaucoup meilleur acteur que son maître, qui ne jouoit que dans le comique et qui étoit grimacier. Le tragique fut le vrai genre de Baron ; il s'approprioit si bien l'esprit de ses rôles que dans la société même il croyoit être Achille, César et Mithridate. Je crois cette fatuité nécessaire dans un homme à talent : cela montre son âme ; on doit s'en divertir dans le monde, et songer qu'on en retire le profit au théatre. Mademoiselle Clairon seroit peut-être moins bonne, si elle ne s'imaginoit pas toujours être la reine de Carthage. Baron réduisoit l'art de la déclamation au ton de la conversation simple et noble. Mademoiselle Le Couvreur eut la même perfection. On est redevenu boursouflé ; cependant, quand made-

moiselle Duménil n'est point dans le bas, elle est d'un naturel sublime, et le public n'applaudit tant Aufrêne que parce que la nature le guide. Baron étoit si fat qu'un jour il trouva très-mauvais que son cocher et son laquais, aussi insolens que lui, eussent été battus par les gens du marquis de Biron : « Monsieur le Marquis, dit-il, vos gens ont battu les miens, je vous demande justice. » Ce marquis, choqué du parallele et de cette redite perpétuelle, lui répondit : « Mon pauvre Baron, que diable veux-tu que je te dise? Pourquoi as-tu des gens? » Il y avoit une grande dame qui étoit dans l'habitude de le recevoir la nuit; il s'avisa d'y aller le jour, comme compagnie : « Monsieur Baron, lui dit-elle froidement, que venez-vous chercher? — Mon bonnet de nuit », répondit-il tout haut. Le P. de La Rue a donné sous son nom l'*Andrienne* et l'*Homme à bonnes fortunes*.

⌘

## PRADON

Il ne doit sa célébrité qu'à sa *Phédre,* qui, à la honte des protecteurs, eut autant de succès que celle de Racine. Il y a des beautés dans son *Régu-*

*lus*. Il lui arriva, à la premiere représentation d'une de ses pieces, d'être tout à la fois sifflé, battu et content. Un de ses amis lui ayant conseillé de siffler avec les autres, de peur d'être soupçonné l'auteur, un homme qui étoit à côté de lui s'avisa de trouver mauvais qu'il sifflât une pièce qui lui paroissoit bonne. Pradon continua, et finit par essuyer des gourmades qui lui faisoient grand plaisir : à chaque invective, à chaque voie de fait qu'il recevoit de son voisin, Pradon l'appeloit son bienfaiteur. Un approbateur si déclaré de Pradon devoit être de la cour de monsieur de Nevers et l'ami de madame Deshoulieres.

⌘

## CRÉBILLON

JOLIOT DE CRÉBILLON étoit né à Dijon; son pere étoit avocat, il l'étoit lui-même; mais l'impulsion irrésistible du génie et la lecture de tous nos grands romans le porterent vers le tragique. Il s'y acquit la plus grande réputation. Son pinceau étoit mâle, hardi et plein de nerfs. Il ne ressembla ni à Corneille ni à Racine; il fut lui. Rousseau disoit qu'il étoit un des trois. Son *Atrée et Thieste* est un chef-d'œuvre; *Radamiste,* si on passe l'ex-

position, a le plus grand intérêt. Le caractere de Pharasmane peut aller de pair avec celui de Mithridate; les couleurs mêmes en sont plus fortes, et, quoi qu'en dise M. de Voltaire, les trois derniers actes d'*Électre* sont très-intéressans. Il n'avoit ni goût ni délicatesse dans l'esprit. Son physique étoit aussi vigoureux que son génie; mais, comme il n'avoit ni sentiment ni galanterie, les faveurs de la nature ne servirent qu'à le rendre crapuleux. Il passa sa vie avec vingt chiens, trente pipes, et une madame de Villeneuve, qui le trompa quand elle fut jeune, et le vola quand elle fut vieille. Madame de Pompadour lui fit avoir une pension de deux mille livres sur sa cassette. Il fut censeur de la police, eut une place à l'Académie françoise; il y dormoit presque toujours, et quand il y donnoit son avis, il paroissoit rêver. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, aimant toujours tout ce qu'il avoit aimé. Le roi fit la dépense d'un mausolée, pour honorer sa mémoire; mais, le curé de Saint-Gervais ayant représenté qu'on ne pouvoit pas admettre dans un temple chrétien un monument décoré des attributs de Melpomene, il fut décidé qu'il seroit placé dans la Bibliotheque du roi, vraie place des hommes célebres. Madame Bignon, qui, dans ses dernieres années, le recevoit chez elle, est dépositaire de ses manuscrits, parmi lesquels il y a une épitre sur les rois, que je lui ai entendu réci-

ter à lui-même. Cette piece est remplie de vérités d'autant plus nécessaires que personne n'a le courage de les dire.

❧

## MONTFLEURY

Il a laissé un Théâtre qui prouve qu'il avoit le génie comique. Les obscénités étoient les plaisanteries de son temps, et rendoient l'art moins difficile. Il faut avoir une finesse d'esprit singuliere pour faire rire les honnêtes gens et pour amuser les femmes. Elles entendent trop bien leurs intérêts pour se plaire à écouter des choses libres. Elles ont l'oreille chaste et le cœur fort tendre. Le mot de *cocu,* si fort répété par Montfleury, est proscrit au théatre, et même dans la société ; ce n'est pas qu'il y en ait moins, mais on se fait appeler monsieur le marquis, sans l'être, et l'on n'appelle pas un homme cocu, quoiqu'il le soit.

Montfleury, pere de celui-ci, fut placé chez le duc de Guise ; mais son goût dominant pour la comédie le détermina à se mettre dans une troupe de province. Son talent pour la déclamation théatrale le rendit bientôt célebre ; il fut admis dans la

troupe des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Il joua dans la premiere représentation du *Cid,* et, trente ans après, il mourut des violens efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste dans l'*Andromaque* de Racine. Il avoit un fils, qu'il destina au barreau (car jamais comédien ne veut que ses enfans soient au théatre). Le jeune Montfleury fut reçu avocat, et, peu de temps après, devint un assez bon acteur.

⌘

## CAMPISTRON

Il étoit de Toulouse, et secrétaire de M. de Vendôme. Il reste deux tragédies de lui, *Andronic* et *Alcibiade,* foiblement écrites, mais intéressantes. Son *Jaloux désabusé* prouve qu'il auroit pu faire de bonnes comédies; il n'avoit pas assez de force pour le tragique; et la cour de M. de Vendôme lui avoit donné assez de connoissance du monde pour qu'il fût en état d'en peindre les ridicules. Il étoit de l'Académie françoise.

⌘

# BOURSAUT

Il se distingua par ses talens; c'est la nature seule qui les lui donna. Il n'avoit aucune érudition, il ne savoit pas même le latin. Boileau, qui ne devoit rien à la nature, ne faisoit aucun cas de Boursaut; ce n'est pas le seul tort qu'il ait eu. *Esope à la cour* est un passeport pour l'immortalité, et la scène seule de Rhodope, dans un temps où le comique larmoyant n'étoit pas connu, passera toujours pour un chef-d'œuvre auprès des ames honnêtes et sensibles. Boursaut avoit assez de talent pour que Moliere eût l'injustice d'en être jaloux. Le Parnasse est une cour où sans cesse on est occupé à se dégrader; mais le public y distribue les places, et voit plus clair que la Fortune : voilà pourquoi un homme de lettres n'a d'autres brigues à faire que de valoir mieux que les autres. L'équité fait la réputation; c'est une consolation de ce que l'injustice donne souvent des graces.

# LE SAGE

IL étoit Bas-Breton, et avoit une fierté d'ame qui ne lui permit jamais les souplesses nécessaires pour se tirer de l'indigence. C'est le premier sourd qu'on ait vu gai; sa gaieté même étoit caustique : il sembloit se réjouir de son incommodité; il ne pouvoit entendre qu'avec un cornet. « *Voilà mon bienfaiteur!* me disoit-il en le tirant de sa poche. Je vais dans une maison, j'y trouve des visages nouveaux; j'espere qu'il s'y rencontrera quelques gens d'esprit, je fais usage de mon cornet: je vois que ce ne sont que des sots, aussi-tôt je le resserre, en disant : « Je te défie de m'en-« nuyer. » Il avoit deux fils et une fille. Le premier, connu sous le nom de Montmény, fut d'abord abbé; il étoit vertueux, rigide même; sa conduite et ses mœurs étoient irréprochables. Il sentit qu'il n'avoit pas l'esprit de son état, il se fit comédien, et résigna à son frere le prieuré de Machecoux, valant six cents livres. Le frere devint secrétaire de M. Henriau, évêque de Boulogne et chanoine de la cathédrale. Il savoit imperturbablement tout son Théatre de la Foire, et le chantoit encore mieux que la Préface. Son pere lui pardonnoit plutôt d'être un mauvais prêtre, qu'à son fils aîné d'être

un excellent comédien. Il se réconcilia cependant avec lui, et pleura de joie en le voyant jouer, d'une façon inimitable, le Marquis dans la comédie de *Turcaret*. Il fit *Gil Blas,* roman qui, par la légéreté et la pureté du style et la finesse de la morale, sera toujours un monument précieux dans la littérature françoise. Il donna ensuite le *Diable boiteux,* qui auroit été un ouvrage charmant si l'auteur y eût peint les aventures du grand monde. Il fit paroître *Crispin rival de son maître,* petite comédie remplie de traits, de saillies et d'excellentes plaisanteries. Enfin le besoin le contraignit de travailler pour la Foire. La plupart de ses opéra-comiques lui valurent de l'argent, et même de la gloire. Il fit plus, il donna aux Marionnettes, conjointement avec Fuzelier, la parodie de *Romulus,* qui eut le plus grand succès; il est vrai que ce petit triomphe fut obscurci par ce couplet de Le Grand :

Le Sage et Fuzelier ont quitté du haut style
La beauté,
Et pour Polichinel ont abandonné Gile,
La rareté ;
Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Le Sage, ayant perdu Montmény, étant trop vieux pour travailler, trop haut pour demander et trop honnête homme pour emprunter, se retira à

Boulogne, chez son fils le chanoine, avec sa femme et sa fille, et venoit presque tous les jours dîner chez moi, et m'amusoit extrêmement. L'abbé Le Sage étoit aimable, et sa tendresse religieuse pour ses parents le rendoit respectable. Il ferma les yeux de son pere, de sa mere, et mourut lui-même quelque temps après.

⌘

## LA FOSSE

Antoine d'Aubigny de la Fosse étoit fils d'un orfévre de Paris. Sa tragédie de *Manlius* lui donnera toujours un rang distingué dans la littérarature. Il a fait une traduction des *Odes d'Anacréon;* il parloit et écrivoit purement l'italien. Une ode qu'il composa dans cette langue lui mérita une place dans l'Académie de Florence. Son discours de remercîment roule sur ce sujet : *Quels sont les plus beaux yeux, des yeux noirs ou des bleus?* Je déciderois pour ceux qui regarderoient le plus tendrement un amant.

⌘

# BRUEYS

Il étoit d'Aix, et fut élevé dans la religion protestante; il fit une réponse à l'*Exposition de la Foi,* de M. Bossuet. Ce prélat, au lieu de lui répliquer, entreprit de le convertir; il y réussit, et Brueys fit un grand nombre d'ouvrages en faveur de l'Église, qui n'enrichirent ni l'auteur ni la religion catholique. Voyant que le rôle évangélique n'étoit pas son talent, il se fit abbé, et composa des comédies. M. Bossuet dut s'applaudir d'une telle conversion. Il s'associa à Palaprat. Il disoit : « Le premier acte et la moitié du second acte du *Grondeur* sont admirables, ils sont de moi; le reste ne vaut rien, cela est de Palaprat. » Ce dernier étoit de Toulouse, dont il devint capitoul, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans. Il alla à Rome, il fut courtisan très-assidu de la reine Christine; il vint ensuite à Paris, où M. de Vendôme se l'attacha, en le plaçant auprès de son frere, comme secrétaire des commandemens. Il disoit au grand-prieur des vérités dures. Un jour, le maréchal de Catinat lui dit : « Vous me faites trembler. — Rassurez-vous, lui répondit Palaprat, ce sont mes gages. »

## NADAL

Il étoit né à Poitiers, vint à Paris, fit de mauvaises tragédies, devint secrétaire du duc d'Aumont, l'accompagna en Angleterre, y déshonora son maître et lui par la contrebande qu'il y exerça, vola le roi, revint à Paris, trompa les femmes, et retourna à Poitiers, où il mourut en 1741 : ce fut la seule bonne action qu'il fit.

⌘

## MADEMOISELLE BARBIER

Marie-Anne Barbier prêta son nom et donna son cœur à l'abbé Pellegrin ; elle étoit d'Orléans, et ne pouvoit pas passer pour en être la Pucelle. Elle étoit aussi laide, aussi dégoûtante que l'abbé ; l'Amour ne tira aucun profit de leurs passions, ni Apollon aucune gloire de leurs ouvrages.

⌘

## LA GRANGE CHANCEL

La Grange Chancel, gentilhomme périgourdin, lisoit les poëtes et les romans, malgré son pere, qui apparemment n'étoit qu'un sot. Sa mere l'amena à Paris. La Chapelle, Chaulieu, Campistron, l'accueillirent et l'encouragerent. Il leur communiqua sa tragédie de *Jugurtha*. Le duc de La Force, qui étoit auteur dans le genre de M. de La Valliere, voulut passer pour avoir fait *Ino et Mélicerte*. Il n'étoit pas possible d'entendre mieux la charpente d'une piece; mais il ne savoit pas écrire. Il a composé cependant un ouvrage, immortel par son énergie et son feu brûlant, qui sont les *Philippiques*. Il se sauva à Avignon. Un officier françois, pour obtenir sa grace, eut la bassesse de le livrer, et le Régent eut la petitesse de lui en savoir gré. La Grange fut enfermé aux isles Sainte-Marguerite; il eut l'adresse de se sauver. Il composa une ode en l'honneur de M. le duc d'Orléans, où il avoua son crime (c'est demander pardon des coups de bâton qu'on a donnés). Le Prince, qui lui faisoit l'honneur de le craindre, ne fit plus que le mépriser. A sa mort, La Grange revint à Paris, et eut l'audace de se montrer dans le Palais-Royal.

M. le duc d'Orléans se contenta de lui faire dire de n'y pas revenir.

⌘

## BOINDIN

C'ÉTOIT le président des beaux-esprits des cafés, et le professeur public de l'athéisme. Il est, pour ainsi dire, le fondateur de l'incrédulité en France; les encyclopédistes ont embrassé sa regle. Voltaire n'est venu qu'en second; il est pour Boindin ce que saint Augustin étoit pour saint Ambroise. Il passoit pour le meilleur critique de son temps, et n'a jamais pu faire une bonne piece. Il mourut dans les sentimens dont il s'étoit fait gloire pendant sa vie; et les dévots, par un zele mal-entendu, mirent le dernier sceau à sa célébrité, en le faisant enterrer parmi les enfans morts-nés, dans le cimetiere de Saint-Nicolas des Champs.

⌘

# LE GRAND

Marc-Antoine le Grand étoit l'homme du monde le plus gai, le plus original et le plus crapuleux. Il passoit sa vie dans tous les cabarets, c'étoit là son Parnasse; il lui venoit des idées comiques dès qu'il y entroit. Il étoit fort assidu au catéchisme de Saint-Sulpice; il y découvroit de petites filles, leur donnoit des bonbons, les attiroit chez lui et en tiroit parti pour son plaisir, quand elles n'étoient que jolies; il les faisoit comédiennes, quand elles annonçoient quelque germe de talent. Il excelloit dans les rôles de paysans; mais il étoit bien au dessous de Ponteuil dans les rôles de rois. Un jour il doubloit cet acteur, et fut très-mal reçu; il s'avança au bord du théatre, et dit au parterre : « Messieurs, si Ponteuil n'étoit pas malade, je ne jouerois pas; soyez sûrs que je suis plus fâché d'être ici que vous ne pouvez l'être de m'y voir. » Quelque temps après, il fut tout aussi mal accueilli en représentant *Thésée*. Il profita du premier vers de son rôle, et le débita en montrant le public :

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre pere,
Mon fils!...

Sa présence d'esprit, en ces deux occasions, lui

valut beaucoup d'applaudissemens. Il a laissé un *Théatre* en quatre volumes, composé de pieces pour le Théatre-François et Italien, dont la plupart sont extrêmement comiques. Son fils s'est distingué dans les récits. Il avoit une fille très-jolie, mais très-libertine, qui le fit mourir de chagrin parce qu'Armand lui avoit fait un enfant.

⌘

## BOISSY

Il étoit Auvergnac, faisoit des vers très-facilement; il a passé vingt ans à avoir aux Italiens des succès et point de réputation. Il ne sera connu que par *les Dehors trompeurs,* piece excellente du Théatre-François, que Mademoiselle Quinaut du Frêne lui fit refondre plusieurs fois; *l'Epoux par supercherie, le François à Londres, le Babillard* et *le Sage étourdi.* Il passa la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité, dans l'indigence et dans les expédiens, et mourut dés qu'il fut devenu heureux et riche.

⌘

# NÉRICAUT DESTOUCHES

Néricaut Destouches, né à Tours, crut avoir l'ame martiale, et se trouva au fameux siége de Barcelone. M. de Puisieux, qu'il vit en Suisse, démêla, par sa grande sagacité, qu'il avoit du talent pour les négociations, et le fit secrétaire d'ambassade. Ce fut pour répondre à l'idée que ce ministre avoit conçu de lui qu'il composa sa premiere piece, *le Curieux impertinent;* M. le Régent l'envoya en Angleterre, chargé des affaires de France. Il y demeura sept ans, et y épousa une jeune Angloise. Il se retira dans sa terre de Fort-Oizeaux, près de Melun, y composa toutes ses pieces, venoit à Paris les communiquer à la famille des Quinaut, qui les lui faisoit refaire presque en entier, lui fournissant des traits dont il manquoit absolument, et en ôtant des choses de mauvais goût, dont il étoit rempli. Il s'en retournoit la veille de la premiere représentation. Il étoit d'une pesanteur et d'un ennui détestables, mais fort honnête homme. Il a fini ses jours dans sa campagne, après avoir fait une *Réfutation de Bayle :* les partisans de ce dernier auroient bien désiré qu'elle fût imprimée. Il avait composé un recueil de

huit cents épigrammes; ç'en eût été une cruelle que de le faire paroître.

⌘

## HAUTEROCHE

Il étoit meilleur comédien que bon auteur; ses pieces se ressentent du goût du temps, et sont remplies d'obscénités et de plaisanteries de mauvais ton. Il avoit tant de fureur pour la profession d'acteur qu'il joua la comédie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans qu'il mourut.

⌘

## LA FONT

Il étoit de Paris, se distingua par son esprit et par la bonté de son cœur. *Les Fêtes de Thalie* sont ce qu'il a fait de mieux.

⌘

# PIRON

C'est, sans contredit, l'homme de la nation qui a le plus de saillies, le plus d'imagination et le moins de goût. Il sera immortel par sa fameuse ode, qui est certainement un chef-d'œuvre pour la force, l'énergie et le débordement. Son vrai talent est l'épigramme; il en faisoit une tous les matins contre l'abbé Desfontaines, et la lui envoyoit très-réguliérement. Malheureusement pour l'abbé, elles étoient toutes très-plaisantes. Il demanda un armistice. Piron alla chez lui, et contrefit si bien le bon homme que, par ses discours insinuans, il l'amena au point de transcrire lui-même l'épigramme du matin. L'abbé s'arrêta plus d'une fois, faisant des haut-le-corps presque à chaque vers. Enfin il acheva sa tâche laborieuse, après quoi Piron alla conter l'aventure à tous ses amis. Il est fils d'un apoticaire de Dijon, et fort pauvre. Le feu curé de Saint-Sulpice, Languet, lui disoit, un jour : « Monsieur Piron, j'ai beaucoup connu votre pere; c'étoit un bien galant homme, je n'ai vu personne qui eût les bras aussi longs. — Ah! Monsieur, lui répondit Piron, s'il avoit eu vos mains au bout de ces bras-là, je serois plus riche. » On feroit un volume de toutes ses reparties. Il a excellé dans

l'art de parodier des airs difficiles; c'est de lui la chanson si connue :

Vive notre vénérable abbé
Qui siége à table
Mieux qu'au jubé.

L'abbé Le Gendre, frere de madame Doublet, en est le héros, et l'on peut dire qu'il en est digne. Piron travailla pour la Foire; ensuite il enrichit le Théatre-François : *les Fils ingrats* ont des beautés; *Gustave*, qui n'a nulle vraisemblance, est cependant intéressant, et *la Métromanie* est une des meilleures comédies qu'on ait faites depuis Moliere. Il est étonnant qu'il l'ait écrite aussi bien, aussi élégamment, non seulement en ne connoissant point l'harmonie, mais en la niant même. Il a donné souvent du chagrin à Voltaire par ses bons mots. Après la premiere représentation d'*Adelaïde du Guesclin*, qui ne vaut guere mieux aujourd'hui qu'alors, Voltaire rencontra Piron, et lui demanda ce qu'il pensoit de cette piece : « Je pense, Monsieur, lui répliqua-t-il, que vous voudriez que je l'eusse faite. » Tant qu'il a été jeune, il a été dans l'indigence, et s'en est peu soucié, parce qu'il se portoit bien. Il a épousé ensuite une femme qui lui a donné du bien assez pour vivre dans l'aisance. Il est devenu veuf, et à présent il est dévot. Il a fait imprimer, cette année, la traduction du *De*

*profundis;* si dans l'autre monde on se connoît en vers, cet ouvrage pourroit l'empêcher d'entrer dans le ciel, comme son ode l'a empêché d'entrer à l'Académie. Il est vrai qu'il s'en est vengé par une épigramme dont on se souviendra plus longtemps qu'on ne se seroit souvenu de son discours de réception.

## MORAND

MORAND, poëte françois, natif d'Arles, montra dès sa jeunesse une dominante inclination pour la poésie (c'étoit un tour que la Nature lui jouoit). S'étant marié, il se brouilla avec sa belle-mere, abandonna sa femme, ses enfans, et vint à Paris faire de mauvaises pieces. *Teglis* fut sa premiere; il donna ensuite *Childéric*, qu'une plaisanterie du parterre fit tomber (il y avoit alors des banquettes sur le théatre). Dans la représentation d'une des plus belles scènes, un moine déguisé, appercevant un acteur qui venoit avec une lettre à la main, et qui s'efforçoit de se faire jour à travers la foule, s'écria : « Place au facteur. » Les éclats de rire devinrent tels que les acteurs ne purent jamais se faire entendre. Sa belle-mere lui ayant intenté

un procès, et publié contre lui un Mémoire très-diffamant, il crut s'en venger par une piece intitulée l'*Esprit de divorce,* qui tomba. Saint-Foix, auteur de l'*Oracle*, voulant faire un acte d'opéra pour avoir ses entrées, et ne sachant pas faire des vers, vint me prier de tourner en opéra sa comédie de *Deucalion et Pirrha.* J'eus cette complaisance; l'acte parut, je n'y trouvai que dix à douze vers de moi. J'appris que Morand avoit jugé les autres détestables, et qu'il y avoit substitué les siens. Il fut pendant dix-huit ans correspondant littéraire du roi de Prusse, et mourut de misere en 1757.

## THOMPSON

THOMPSON, poëte anglois du dix-septieme siecle, a composé un panégyrique de Newton, en vers, et un poëme considérable des Saisons, fort inférieur à celui du cardinal de Bernis.

# NIVELLE DE LA CHAUSSÉE

La Chaussée, né à Paris, fut jusqu'à cinquante ans sans songer à travailler pour le théatre. Il attendit sans doute si tard, par l'incertitude où il étoit s'il feroit des tragédies ou des comédies. Il s'apperçut qu'il n'avoit pas assez de force pour l'un, ni assez de gaieté pour l'autre. Il eut l'adresse de créer un nouveau genre, et, n'étant point assez fin pour peindre les ridicules, il voulut corriger les mœurs en faisant aimer la vertu. Il composa des pieces intéressantes, auxquelles on donna le nom de comique larmoyant; il eut à l'Académie françoise la place du Pere Surian, évêque de Vence. M. Languet, archevêque de Sens, étoit directeur, et dit qu'il y avoit de l'affinité entre La Chaussée et son prédécesseur, qui étoit un bon prédicateur, puisque tous les deux avoient le même objet. Cette pensée fut trouvée étrange dans l'auteur de *Marie à la coque*. La Chaussée étoit sournois; il ne disoit point de méchancetés, mais il en faisoit. L'abbé Le Blanc étoit son meilleur ami; ce n'étoit pas assurément une sympathie d'agrémens qui avoit formé cette liaison. Il étoit quelquefois plaisant en polissonneries; ce qui est fort aisé. Il mourut en 1754 d'une pleurésie, qu'il

gagna en travaillant à son jardin. Il étoit grand amateur des fleurs; il n'en avoit pourtant guere dans l'esprit.

⌘

## DUCHÉ

Il étoit de Paris; son pere étoit gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, et dans ce temps-là on exigeoit pour cette place qu'on fût gentilhomme en effet. Il se livra à la poésie, et la douceur de ses mœurs, jointe à ses talents, lui donna accès à la cour, où il fut valet de chambre de Louis XIV. Il composa des poésies saintes pour Saint-Cyr; on y lisoit et on y chantoit ses hymnes et ses chants sacrés. Rousseau lui a adressé une *Epître*, au sujet de la tragédie de *Debora*. Il mourut à Paris en 1704, âgé de trente-sept ans.

⌘

## MARMONTEL

Marmontel, homme qui a plus d'esprit que de talens, est né à Bor en Limousin; il débuta

par des *Odes* couronnées par les Jeux Floraux. Il vint à Paris, et fut précepteur chez des gens de finance; ces Messieurs l'admirerent avec étonnement, et le récompenserent d'avoir soin de leurs enfans et de leurs femmes. Il regne en maître dans leurs maisons, et y exerce sans efforts la charge glorieuse de bel-esprit de l'Hôtel des Fermes. Il commença par donner la tragédie de *Denys le Tyran*, qui eut autant de succès qu'une bonne piece. *Aristomene* parut après, avec autant d'applaudissement. Je démêlai, malgré ses triomphes, que l'auteur étoit absolument incapable de faire une bonne piece, et qu'il n'avoit aucune connoissance de l'art dramatique : l'événement m'a justifié; il a toujours été de chute en chute. Les petites maîtresses de finances jugerent qu'il avoit du talent pour composer des opéras, parce qu'il jouit d'une santé robuste. Il donna la *Guirlande, Acante et Céphise,* et la *Mort d'Hercule,* qui firent regretter Cahusac. Il s'avisa de faire des contes, où il y avoit des femmes faciles et des filles grosses; il les nomma *Contes moraux*. On en trouve quatre fort jolis dans trois mortels volumes totalement inutiles aux gens de l'art, et absolument inintelligibles pour les jolies femmes, qui se mettoient sur les dents en s'efforçant de le comprendre. Enfin il eut la place qu'il désiroit, prononça un mauvais discours de réception, et d'abord après une épître morale,

où la religion et les grands n'étoient pas bien traités. Il faut avouer cependant que c'est un sujet très-académique. Il est bon grammairien, sait les finesses de sa langue, discute avec autant de sagacité que de douceur, et n'affecte point cette passion de dominer, si ordinaire aux gens de lettres de son parti.

## VADÉ

Il naquit à Ham en Picardie; c'est à tort qu'il passe pour le créateur du genre poissard. Il fut piqué d'une noble émulation par la lecture des *Etrennes de la Saint-Jean*, des *Œufs de Pâques*, des *Ecosseuses*, des *Bals de bois*, et des *Fêtes roulantes*. Les auteurs principaux de ces ouvrages étoient le chevalier d'Orléans, le grand-prieur, le comte de Caylus, Moncrif, Crébillon le fils :

Parmi tant de héros je n'ose me nommer.

La société étoit composée de douze à quatorze personnes, qui dînoient tantôt chez mademoiselle Quinault du Frêne, tantôt chez le comte de Caylus; chacun, sans se rien communiquer, payoit son écot en composant une histoire, et l'on faisoit en

un jour un Recueil qu'on livroit au public, et qui étoit rempli de gaieté. La *Bataille des chiens*, le *Ballet des Dindons*, les *Mémoires du Président Guillery*, et la chanson de la *Queue de mouton*, sont des morceaux distingués que Vadé n'a jamais pu égaler. Le Grand-Prieur, auteur des deux premiers, étoit le Corneille de ce genre-là; feu Moncrif en étoit le Racine. Vadé partit d'après eux, donna les *Lettres de la Grenouillere*, les *Raccoleurs*, *Jérôme et Fanchonnette*, et le poëme de la *Pipe cassée*, qui ont du mérite. S'il n'a pas eu l'honneur d'inventer le genre, il est certain qu'il l'a enterré avec lui, et c'est fort bien fait.

## GUIOT DE MERVILLE

Il étoit fils du maître de la poste de Versailles; il voyagea en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande; il fit plus de chemin que les chevaux de M. son père. Il fut libraire à la Haye, mauvais auteur à Paris, et mourut de misere en allant à Geneve. Il entendoit assez bien le théâtre; mais il écrivoit comme s'il ne fût jamais sorti des écuries de son pere.

## SAINT-ÉVREMOND

Saint-Evremond, après avoir fait ses études à Paris, entra dans le service. Il combattit sous le grand Condé; il fut maréchal de camp, fort ami de monsieur de Fouquet, et encore plus du duc de Candale, auquel il fut attaché; ce qui indisposa contre lui le cardinal de Mazarin. Sa lettre sur la paix des Pyrenées le perdit auprès des ministres; il fut contraint de sortir du royaume, et fit long-temps les délices de l'Angleterre, où il mourut fort vieux. On l'enterra à Westminster. Ses ouvrages, excepté ses vers, avoient un succès étonnant, et souvent on se servoit de son nom pour en vendre qui n'étoient pas de lui. Le libraire Barbin, si célebre dans le *Lutrin* de Despréaux, alla un jour chez un auteur qui écrivoit assez bien. « Eh! Monsieur, lui dit-il, faites-moi du Saint-Évremond, je vous donnerai trente pistoles; vous m'en avez déjà donné dont j'ai été content. »

## APOSTOLO ZENO

C'étoit un poëte d'Italie, illustre dans la république des lettres. L'empereur Charles VI l'at-

tira à Vienne, et lui donna le titre d'historiographe de la cour impériale. Il fut l'inventeur des drames sacrés, appelés *Oratorios;* il fut le maître de Métastasio, mais plus aimable que lui. Il mourut à Venise en 1750, et fut enterré chez les Dominicains de l'étroite Observance, auxquels il légua sa bibliotheque.

⌘

## L'ABBÉ DE SAINT-RÉAL

Il étoit de Chambéri, fut disciple de Varillas, et beaucoup meilleur historien que lui; il s'attacha à la célebre Hortense, passa en Angleterre avec elle, et revint mourir en Savoie.

⌘

## LA MOTHE

Houdart de la Mothe commença par étudier en droit, et sentit qu'il avoit trop d'agrément dans l'esprit pour réussir dans une science aussi aride que celle de jurisconsulte. Il se livra à la poésie; croyant de bonne foi qu'il étoit poëte, il

donna aux Italiens une comédie intitulée *les Originaux*, qu'on ne trouva point originale. Il regarda cette chute comme un ordre de la Providence; il se retira à la Trappe, y goûta d'abord toute la volupté d'une prédestination commençante. La réflexion détruisit cette jouissance; il partit de la Trappe avec l'*Europe galante* en poche. Il acquit avec raison la plus grande réputation dans la république des lettres. *Issé*, *Omphale*, *Amadis de Grece*, le mettront toujours au nombre des bons auteurs de l'Opéra. *Inès de Castro* durera tant qu'il y aura des cœurs sensibles. Quelques-unes de ses fables sont originales et philosophiques; ses vers étoient foibles et prosaïques, mais en revanche personne n'écrivoit aussi bien en prose. Sa réponse à madame Dacier, sur la dispute des anciens et des modernes, est un chef-d'œuvre de douceur et de conviction. Son discours même de réception à l'Académie françoise fut trouvé ingénieux. Il possédoit toutes les vertus sociales, et n'eut jamais pour ennemi déclaré que Rousseau, qui étoit plus poëte que lui, mais qui avoit bien moins d'esprit, et qui étoit aussi lourd que l'autre étoit aimable.

## LA MARQUISE DE LAMBERT

Elle fit paroître, dès son jeune âge, cette délicatesse d'esprit qui ne se trouve point dans son sexe. Ces dons favorables furent cultivés par son beau-pere, l'agréable Bachaumont. Veuve avec deux enfans du marquis de Lambert, elle fit de sa maison un asile ouvert aux beaux-esprits et à sa bonne compagnie. Monsieur de Saint-Aulaire en fit long-tems les honneurs. Elle donna un ouvrage très-fin et très-moral, intitulé *Avis d'une Mere à son fils et à sa fille*, qui prouva qu'elle étoit une femme de beaucoup d'esprit; ce qui est bien plus difficile que d'être une femme bel-esprit.

⁂

## MONCRIF

Paradis de Moncrif a débuté par être prévôt de salle; il sembloit prévoir qu'il auroit besoin de défendre une grande partie de ses ouvrages à la pointe de l'épée. Il se trouva dans le cas avec le poëte Roy, qui avoit fait une épigramme sanglante,

selon sa coutume, contre le livre des *Chats*. Moncrif le rencontra en plein midi sur la place du Palais Royal, et lui proposa de se battre. Roy, qui n'avoit été que conseiller au Châtelet, ne fut pas du même avis. Moncrif lui donna vingt coups de canne; Roy, toujours caustique, crioit pendant l'opération : « Patte de velours, Minet, patte de velours. » Moncrif a de la délicatesse dans l'esprit; son *Rajeunissement inutile* suffiroit pour consacrer son nom. Il est auteur de l'opéra de *Psyché*, dans lequel il y a des scènes très-ingénieuses. Il a fait de jolies chansons; son défaut est d'être entortillé, et de ne pas trouver toujours l'expression propre et nécessaire. Il a les mœurs douces et même doucereuses; mais il est complaisant et fin dans la société.

⌘

## PESSELIER

PESSELIER, né à Paris, avoit un petit talent pour les petites poésies; sa tête étoit plus faite pour les calculs de la finance : les écrits qu'il a laissés sur cette matiere prouvent qu'il en avoit fait une étude approfondie. C'étoit un homme d'une probité irréprochable, excellent ami et très-bon mari. Ayant

obtenu une place qui le mettoit fort à son aise, il attira chez lui toute la famille de sa femme, qu'il adopta. Il répandoit beaucoup d'agrémens dans l'intérieur de sa maison, y donnoit de temps en temps de petits spectacles, dont les pieces étoient de lui, et c'étoit là leur véritable cadre. Il est mort jeune, et a laissé une veuve trop peu jolie pour ne pas le regretter long-temps.

## FONTENELLE

Il étoit de Rouen, et porta le nom de Bernard, parce que ses parens le vouerent à saint Bernard, et lui firent porter pendant sept ans l'habit de l'Ordre; son pere le fit avocat. Il plaida une cause, et la perdit : il renonça au barreau, comme à Saint Bernard. Il composa la tragédie d'*Aspar;* elle fut sifflée : il renonça au tragique, comme au barreau. Il avoit de l'esprit aux dépens du sentiment; on le voit aisément dans son opéra de *Thétis et Pelée*, dans ses églogues et dans tous ses ouvrages. Il avoit en galanterie tout ce qui lui manquoit en sensibilité, et c'est ce qui le rendit également aimable pour tout le monde. Comme rien ne l'affec-

toit, rien ne pouvoit lui donner de l'humeur; ses vertus sociales étoient dues à ce défaut. La satire glissoit sur son âme : Boissy avoit fait une brochure assez plate, intitulée l'*Eleve de Therpsicore;* Fontenelle y étoit très-maltraité : Boissy, ayant besoin de lui, l'alla trouver, et se confondit en repentirs et en pardons sur son petit libelle. « Consolez-vous, Monsieur, lui répondit Fontenelle, je ne l'ai pas lu, et je n'en ai entendu parler nulle part. » S'il n'étoit pas susceptible de haine, on l'a taxé de ne l'être guere plus d'amitié. Il passoit sa vie chez madame de Tencin. Quand on lui annonça sa mort, il dit avec sa douceur ordinaire : « Hé bien, j'irai dîner chez la Geoffrin. » Une si grande indifférence pour tous les événemens ménagea ses organes, et le fit vivre jusqu'à cent ans moins six semaines. Piron, qui étoit son voisin, se trouvant à la fenêtre quand on le portoit en terre, s'écria : « Ma niece, viens, viens voir une chose extraordinaire; voilà le bonhomme Fontenelle qui sort de chez lui, et ce n'est pas pour aller dîner en ville. »

## MADAME DESNOYERS

Elle étoit de Nîmes, perdit sa mere en naissant, et fut élevée dans le protestantisme. Elle em-

brassa ensuite la religion catholique, dont elle ne faisoit aucun cas, épousa monsieur Desnoyers, qu'elle estima autant que la religion catholique, et en conséquence écrivit tout au moins des lettres galantes.

⌘

## CRÉBILLON FILS

Crébillon le pere avoit du génie, et point d'esprit; son fils, au contraire, a de l'esprit, et point de génie. Ils vécurent toujours fort mal ensemble. Le fils étoit le premier à accréditer le bruit que c'étoit un Chartreux qui faisoit les tragédies de son pere. Un jour celui-ci, dans un accès de colere, dit : « Je ne puis pas concevoir que tu sois mon fils. — Que sait-on? dit l'autre; c'est peut-être le Chartreux qui vous en a épargné les frais. »

Crébillon le fils ne s'est distingué que par des romans très-libres et sans imagination, si on en excepte *Tenzaï et Néardané*. Il composa le *Sopha*, où il y a de l'esprit, et même de la philosophie dans quelques chapitres; les *Egaremens du cœur*, qu'il n'a point finis : ce fut madame Staford qui, en l'épousant, les acheva, à ce qu'on dit dans le

temps. Il passoit pour être insolent avec les femmes, sans avoir de quoi justifier son insolence. Madame de Pompadour, toujours bienfaisante, eut pitié de son peu de fortune, et lui fit accorder, à la mort de son pere, la pension de deux mille livres qu'il avoit sur la cassette ; ce qui lui suffit pour passer sa vie à dire du mal des femmes et des grands sur le pavé de Paris.

⌘

## MADAME DE SÉVIGNÉ

Madame de Sévigné est un exemple que l'amour qu'on a pour ses enfans porte aussi un bandeau. Elle aima passionnément sa fille, madame de Grignan. Il faut en bénir Dieu, puisque cela nous a valu les lettres les plus légérement écrites. Un jour, elle entendit un *Credo* en musique ; elle s'écria tout haut : « Ah ! que cela est faux ! » et ajouta tout de suite : « C'est du chant que je parle. » Elle disoit au comte de Bussy-Rabutin : « Sauvons-nous comme notre bon parent saint François de Salles ; il conduit les gens au paradis par de si beaux chemins ! »

⌘

# MADAME DE GRAFIGNY

Elle étoit née à Nancy, d'un pere noble; sa mere étoit Marguerite Callot, petite-niece de Callot, fameux graveur. Son pere, ennuyé d'avoir une grande quantité de planches en cuivre qui ne lui servoient à rien, les donna toutes à un chaudronnier, pour lui en faire une batterie de cuisine. La fille gémit de la perte de ce trésor. Elle épousa M. de Grafigny. Le mariage ne fut point un modele d'union conjugale. Elle vint à Paris avec mademoiselle de Guise, qui devint madame de Richelieu : elle se brouilla dans la maison; elle se lia avec madame du Châtelet : cette liaison fut rompue ouvertement. Madame du Châtelet, qui étoit très-bonne femme, en disoit beaucoup de mal. Madame de Grafigny, qui n'avoit qu'un esprit très-simple et très-ordinaire dans la société, prit le parti de se faire bel-esprit. Elle composa de petites comédies allégoriques et froides pour les enfans de la cour de Vienne; elle en obtint une pension. Mademoiselle Quinaut du Frêne la protégea, et l'admit à ses dîners. Elle y composa une historiette tragique, insérée dans le recueil de ces Messieurs. Elle prit son essor, et donna les *Lettres Péruviennes,* qui sont noires et brûlantes. On prétendit qu'elle n'en étoit

point l'auteur. On soupçonna l'abbé Perraut d'y avoir travaillé; mais l'abbé Perraut, accoutumé à vivre de sa plume, n'auroit point gardé le secret, lui qui avoit trahi celui des Francs-Maçons. Elle fit jouer *Cénie*, roman en cinq actes, dont elle prétendoit que La Chaussée lui avoit volé le sujet, pour en faire sa *Gouvernante*; mais j'ai tout lieu de croire le contraire, j'ai même des raisons pour appuyer mon sentiment. Quelques années après, elle crut faire présent d'un trésor aux comédiens en leur donnant *la Fille d'Aristide*. Elle me la lut; je la trouvai mauvaise. Elle me trouva méchant. Elle fut jouée : le public mourut d'ennui, et l'auteur de chagrin.

⌘

## ÉTIENNE PICARD

C'ÉTOIT un célebre graveur, surnommé le Romain. Il mourut à Amsterdam en 1721, âgé de quatre-vingt-dix ans, après avoir été le doyen de l'Académie de Sculpture et de Gravure de Paris.

⌘

# MICHEL CERVANTES

Michel Cervantes, célebre écrivain espagnol, naquit à Séville, selon quelques auteurs. Il perdit la main gauche à la bataille d'Aspouti, où il combattoit en qualité de simple soldat. Devenu secrétaire du duc d'Albe, et l'ayant perdu, il se présenta au duc de Lerme, favori et premier ministre de Philippe III. Il en fut mal reçu; pour s'en venger, il composa son *Don Quichote*, ouvrage immortel, dans lequel il tourna en ridicule, d'une maniere fine, délicate et instructive, le duc de Lerme, les autres jeunes seigneurs de la cour, et la nation même, qui étoit entêtée de la Chevalerie. La publication de sa premiere partie lui attira de mauvais traitemens de la part du ministre, qui l'empêcherent de continuer ; mais, un plat auteur ayant donné une mauvaise continuation, Cervantes publia lui-même la seconde. Tout ce roman ne forme que quatre volumes *in*-12; le reste n'est point de lui, et ne mérite point de lui être comparé.

ꕤ

## BOCACE

C'ÉTOIT un des plus beaux esprits d'Italie, et des plus savans hommes de son siecle. On le mit d'abord chez un marchand; mais ses dispositions pour l'étude engagerent ses parens à le tirer de cet état, pour lui faire apprendre le droit canon. Après la mort de son pere, il se trouva maître de lui-même, et il suivit son penchant pour les belles-lettres et la poésie. Pétrarque, son maître, le détermina à quitter Florence, à cause des divisions qui y étoient. Il parcourut toute l'Italie, et se retira à la cour de Naples. Il y fut très-bien reçu du souverain et de la reine Jeanne. Revenu dans sa patrie, son extrême application lui causa une maladie, dont il mourut, âgé de soixante-deux ans : ses ouvrages le rendent immortel. Le plus connu de tous est un recueil de contes, qui a été fort utile à La Fontaine; il étoit dans la prose ce que Pétrarque étoit dans la poésie.

## MARIVAUX

MARIVAUX, né en Auvergne, fut la caricature de M. de Fontenelle; il se fit un style à lui, dont

personne n'auroit voulu faire le sien. Il est le premier qui ait mis la métaphysique en comédies. Il connoissoit le cœur humain, mais il avoit le défaut d'alambiquer trop le sentiment, et d'avoir recours à des brouilleries de valet pour former le nœud de presque toutes ses pièces. Son *Spectateur françois*, ouvrage périodique, eut peu de succès en France, et lui fit la plus grande réputation chez les Anglois, qui, pour les choses de goût, sont à deux siecles de nous. Marivaux étoit un très-honnête homme, mais incommode dans la société. On n'osoit se parler bas devant lui sans qu'il ne crût que ce fût à son préjudice. J'ai éprouvé qu'il avoit une fierté d'ame mal-adroite. Il vint un jour chez moi me confier que ses affaires n'étoient pas bonnes, et qu'il étoit décidé à s'ensevelir dans une retraite éloignée de Paris : je représentai sa situation à madame la duchesse de Choiseul, en la priant de tâcher de lui faire avoir une pension. Elle eut la bonté d'en parler à madame de Pompadour, qui en fut étonnée; elle faisoit toucher tous les ans mille écus à Marivaux, et, pour ménager sa délicatesse et obliger sans ostentation, elle les lui faisoit toucher comme venant du roi. Marivaux, voyant que j'avois découvert le mystere, me battit froid, tomba dans la mélancolie, et mourut quelques mois après.

※

## L'ABBÉ LALLEMANT

François Lallemant, abbé du Val-Chrétien, fit une mauvaise traduction des *Hommes illustres* de Plutarque, et de l'*Histoire de Venise,* par le procurateur Moni ; presque toujours les traducteurs ne vivent que des dessertes de la littérature. L'abbé Lallemant étoit cependant de l'Académie françoise, où il est bon qu'il y ait quelques manœuvres parmi les architectes.

⌘

## LA SERRE

Il étoit de Toulouse, fut bibliothécaire de Monsieur et son historiographe. Il eut le secret de se faire un grand profit de ses ouvrages, tout mauvais qu'ils étoient. Se trouvant un jour dans une maison située place Dauphine, aux conférences que M. de Richesource faisoit sur l'Éloquence, après l'avoir entendu, il courut l'embrasser. « Eh ! Monsieur, lui dit-il, je vous avoue que vous avez débité plus de galimatias en une heure que moi pendant toute ma vie. » Sa tragédie de *Thomas Morus,* toute misérable qu'elle est, eut un succès étonnant.

⌘

## SCUDÉRI

C'ÉTOIT, sans contredit, l'auteur le plus fécond et le plus stérile de son siecle; chaque fois que Despréaux lançoit contre lui un trait de satire, il se vengeoit avec un nouvel ouvrage. Dès qu'il apprit que la reine Christinė venoit en France, il composa son *Alaric,* comptant que cette princesse seroit flattée d'entendre chanter les exploits d'un conquérant que le Nord avoit produit. Le public lui refusa ses applaudissemens; mais la reine lui prodigua des éloges et des présens : ainsi son projet réussit, quoique son ouvrage tombât.

⌘

## COIPEL

IL naquit à Paris, fut éleve de Vouet, et peignit à soixante-dix-huit ans les plus grands morceaux à fresque qui sont au dôme des Invalides. Il excelloit dans le dessin et l'expression des têtes. Ayant été nommé directeur de l'Académie de Rome, il se forma sur les ouvrages des plus grands maîtres. Il revint en France, fut le premier peintre du

duc d'Orléans, qui lui fit peindre la galerie du Palais-Royal. Il fut ensuite nommé directeur de l'Académie de Peinture, et premier peintre du Roi, avec des lettres de noblesse. Il a fait un assez grand nombre de comédies, qui parurent des chefs-d'œuvre en société, et qui n'auroient pas été achevées si elles eussent été jouées. Une des plus estimées est celle qui est intitulée *l'Esprit fort;* elle prouve que celui de l'auteur ne l'étoit pas.

⌘

## LA CALPRENEDE

C'ÉTOIT un gentilhomme périgourdin; il servit dans le régiment des Gardes, qui n'est pas dans l'habitude de fournir des trésors à la république des lettres. Il tiroit de l'argent de ses ouvrages; ce qui n'est ni noble ni militaire. Son *Sylvandre,* quoique mauvais, lui valut beaucoup. Il s'habilla d'une maniere bizarre; et, comme on lui demandoit le nom de son étoffe : « C'est du Sylvandre », répondit-il. Lorsqu'il étoit de garde chez la Reine, il entretenoit si agréablement les femmes de cette princesse que, s'étant plainte de leur peu d'exactitude, elles dirent qu'elles étoient dé-

tournées par un jeune homme qui étoit dans l'antichambre. La Reine voulut l'entendre, et en fut elle-même enchantée. Le cardinal de Richelieu ayant dit que ses vers étoient lâches : « Comment, lâches! s'écria-t-il, il n'y a jamais rien eu de lâche dans la maison de la Calprenede. »

⌘

## MADAME DE VILLEDIEU

Mademoiselle Desjardins, plus favorisée de la nature que de la fortune, vint à Paris, âgée de dix-neuf ans; son esprit, rempli d'agrémens, lui servit plus que sa figure. Elle épousa M. de Chatte, à qui elle ne fut pas fidelle; il mourut. Elle voulut éprouver si elle seroit plus constante avec un second mari : elle prit M. de Villedieu, qu'elle traita comme M. de Chatte. Elle devint veuve encore, et, de crainte de ne pas jouer toujours de bonheur, elle ne se maria plus; mais elle n'y perdit rien. C'est elle qui, avec raison, a fait perdre le goût des grands romans. Elle s'entendoit trop en conclusion, pour ne pas composer des historiettes dont le dénouement touche presque toujours à l'exposition.

⌘

# L'ABBÉ PREVOST

L'Abbé Prevost étoit natif d'Hesdin en Artois; sa jeunesse ne fut qu'un tissu d'inconstances, deux fois Jésuite, et deux fois militaire. Il demeura quelque temps en Hollande, où l'on prétend qu'il épousa deux femmes. Il les abandonna, revint en France, et se fit Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur; quelque temps après il rompit ses vœux, et passa une seconde fois en Hollande, et de là en Angleterre. Revenu dans sa patrie, il entra dans l'Ordre de Cluny non réformé; il s'attacha à un prince, qui lui donna le titre de son aumônier, sans que cela gênât ni l'un ni l'autre; ainsi ses fonctions ecclésiastiques ne l'empêcherent point de se livrer à son goût pour l'étude. Ce fut à cette époque que commencerent ses travaux; il s'appliqua à peindre le torrent des passions dont il avoit éprouvé l'empire. Ses couleurs furent d'autant plus fortes qu'elles étoient vraies et prises dans son cœur. Il mourut à Saint-Firmin, près de Chantilly, le 23 novembre 1763, lorsque, par les ordres de M. le prince de Condé, il travailloit à l'histoire de sa maison; il étoit âgé de soixante-six ans.

# MARIN LE ROI
## DE GOMBERVILLE

Il étoit de Chevreuse, près Versailles; il est auteur des romans de *Polexandre,* de *Cythérie,* de la *Jeune Alcidianne,* et d'un grand nombre d'ouvrages tant en vers qu'en prose. On estime ses poésies chrétiennes et spirituelles sur le Saint-Sacrement, sur la Solitude, et son Noël. Il mourut à Paris, âgé de soixante-onze ans. On a encore de lui un *Discours sur les vices et les vertus de l'Histoire*, et la *Relation de la Riviere des Amazones*. Il étoit de l'Académie françoise.

⌘

## LA COMTESSE D'AULNAY

Marie-Catherine de Berneville, comtesse d'Aulnay, dame célebre, morte en 1701, a composé les *Aventures d'Hypolite, comte de Douglas,* et plusieurs autres romans et historiettes réimprimés plusieurs fois.

⌘

# LE MARQUIS D'ARGENS

Le marquis d'Argens, fils d'un procureur général du parlement d'Aix, a servi en France, et s'est retiré chez le roi de Prusse.

Auteur des *Lettres Juives, Cabalistiques et Chinoises,* il s'emporta beaucoup dans une de ces dernieres contre le Pere Le Févre, Jésuite, qui avoit fait un livre intitulé *Bayle en petit,* ou *Analyse de Bayle.* Bayle y est représenté comme un mauvais raisonneur (ce qui malheureusement n'est pas vrai), comme un cynique, un pyrrhonien, et le fauteur de toutes les hérésies (ce qui malheureusement est très-vrai). Le marquis d'Argens voulut venger Bayle, mais il s'y prit mal; au lieu de tourner en ridicule le Pere Le Févre, qui étoit bien loin d'être un grand homme, il l'accabla d'un torrent d'injures. Le Pere tira parti de la mal-adresse du marquis, inséra une lettre dans la *Bibliotheque Françoise* et la *Clef du Cabinet de Verdun,* dans laquelle il défia le marquis d'Argens de justifier tous les reproches d'ignorance et d'infidélité qu'il lui avoit faits. Le marquis ne répondit point, et demeura couvert de confusion. Il porta sa honte dans les bras de mademoiselle Grognet, danseuse à Berlin, qu'on avoit trouvée mauvaise à Paris, et

qui parut merveilleuse en Prusse. On prétend même qu'elle est devenue madame la marquise d'Argens, et même on assure que c'est elle qui a fait une mauvaise affaire.

## L'ABBÉ DESFONTAINES

GUYOT DESFONTAINES naquit à Rouen. Il entra chez les Jésuites en 1700, et en sortit quatre ans après, lorsqu'il régentoit la rhétorique à Bourges. Il demeura ensuite chez le cardinal d'Auvergne; il se démit de la cure de Thorigny, sans l'avoir desservie. Il travailla pendant trois ans au *Journal des Savans,* composa des feuilles périodiques, et par conséquent se fit beaucoup d'ennemis. Il fut soupçonné d'être l'auteur d'une comédie intitulée *Le Médecin de l'esprit*, qui ne fut pas achevée. Il donna la *Traduction de Virgile*, qui prouva qu'un régent de rhétorique, s'il entend le latin, n'est souvent pas capable d'en rendre les beautés. Il étoit lourd dans la conversation; il mourut à Paris en 1745, âgé de soixante ans, et légua à Fréron la massue satirique.

# MONSIEUR DE FÉNELON

Fénelon, l'un des plus beaux génies qu'ait produits l'Eglise, étoit du Périgord; il vint achever ses études à Paris. Il commença à prêcher à l'âge de dix-neuf ans; mais son oncle ne voulut pas qu'il continuât. Étant prêtre, il reprit la prédication, et devint supérieur des Nouvelles Catholiques. Le roi l'envoya faire des missions en Saintonge dans le pays d'Aunis; il ne pouvoit pas employer un homme qui eût l'esprit plus liant et l'ame plus douce. Il sembloit que Dieu l'avoit formé pour persuader; il étoit doué de cette éloquence attirante, si nécessaire et si rare dans un ministre qui prêche une religion de paix. Le duc de Beauvilliers, gouverneur des petits-fils de France, en fit nommer précepteur M. de Fénelon. Le Roi le nomma archevêque de Cambrai; alors, par motif de conscience, il se démit de son abbaye et de son prieuré. On peut juger par là que, s'il étoit fait pour élever des princes, il ne l'étoit pas pour habiter la cour. Monsieur de Bossuet, qu'on regarde comme Pere de l'Eglise, étoit aussi pere des manœuvres de l'intrigue. Il étoit le plus ancien ami de M. de Fénelon; mais, comme le mérite éminent et sur-tout les vertus de ce dernier

lui faisoient ombrage, il s'éleva contre les *Maximes des Saints*, impliqua charitablement son ami dans l'affaire de madame Guion, et le fit exiler dans son diocèse. Dès que M. de Fénelon vit son ouvrage condamné à Rome, il monta lui-même en chaire et publia sa condamnation, à laquelle il se soumit avec une docilité d'enfant. Son *Télémaque* est un chef-d'œuvre de politique, de morale et d'agrément. Monsieur Bossuet le trouva scandaleux, parce qu'il n'auroit pas été capable de le faire. Enfin M. de Cambrai mourut âgé de soixante-trois ans, et le parti janséniste, qui prêche toujours la charité, fit aussi-tôt cette épitaphe :

Ci-gît, qui deux fois se damna,
L'une pour Molinos, l'autre pour Molina.

## RABELAIS

Rabelais est un faux dieu qui a fait bien des païens; il lui en reste même encore quelques-uns. Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois très-original, et qu'il n'ait un esprit absolument à lui; mais sa philosophie et ses plaisanteries sont noyées dans l'ennui et dans des digressions de mauvais

goût, il est souvent même inintelligible, et quand il est clair il est licencieux. Cependant l'abbé Dénaut a travaillé à l'édition du Rabelais à l'usage des Religieuses. Il fut d'abord Cordelier, et s'en dégoûta; de Franciscain, il se fit Bénédictin. Il quitta l'Ordre de Saint-Benoît, et, après avoir trompé Dieu, il voulut tromper les hommes; il prit l'état de médecin. Il fut celui du cardinal du Bellay, et le suivit à Rome. Il finit par être curé de Meudon; ce fut là qu'il composa son *Pantagruel,* dont on doit lui savoir plus de gré que s'il eût fait de mauvais prônes qui n'auroient sauvé personne.

## LE PERE ANDRÉ, Jésuite

Ce Religieux étoit natif de Cornouailles. Il entra de bonne heure dans la Société; l'amour des lettres et des arts fut sa seule passion. En 1726, la chaire royale des mathématiques à Caen vint à vaquer; le Pere André y fut nommé, et la remplit d'une façon distinguée jusqu'en 1759. Dès que son *Essai sur le beau* parut, il fut mis presque en naissant au nombre des meilleurs livres classiques, et s'attira l'admiration des François et des

étrangers. On peut dire du Pere André ce qu'on a dit de Perse, que vingt pages l'ont rendu immortel; il jouissoit d'une considération si universelle que même le parlement de Normandie dérogea en sa faveur, sans tirer à conséquence, à l'esprit de parti. Le bon Pere eut la permission de rester à Caen après la destruction des Jésuites. Il y mourut le 2 février 1764, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

⌘

## NEWTON

Monsieur de Voltaire a donné les *Élémens de Newton;* il lui en a coûté deux ans de gaieté et de facilité à faire des vers. Une science de calcul n'est point faite pour les gens d'imagination; ce n'est pas que je veuille déprimer Newton, qui étoit certainement un des plus grands philosophes et métaphysiciens qui aient été en Europe. Cependant, malgré sa philosophie, il voulut bien s'abaisser à devenir fort opulent et directeur général des monnoies d'Angleterre. Il joignoit l'honorable à l'utile, et fut président de la Société Royale. La reine Anne le fit chevalier, et l'Académie des Sciences de Paris l'adopta pour un de ses mem-

bres. Ce grand homme mourut en 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans. On l'enterra dans l'abbaye de Westminster, où est la sépulture des rois; il est juste de mettre à côté d'eux des hommes qui ont vécu pour les éclairer. A sa pompe funebre, quatre pairs d'Angleterre porterent les coins du poële qui couvroit son cercueil. Rendre des honneurs distingués aux génies célebres d'une nation est moins une justice qu'une politique pour en faire naître d'autres.

⌘

## PETIT DE LA CROIX

Il fut interprète du Roi pour les langues orientales; il succéda à son pere dans cette charge, et la remplit avec distinction. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique, par ordre de la cour, et mourut en 1703. On a de lui grand nombre d'ouvrages, qui sont presque tous des traductions de livres arabes.

⌘

## *Discours sur l'Histoire universelle*

Ce livre excellent de M. Bossuet étoit, relativement à Monseigneur, ce que *Télémaque* étoit pour l'éducation des trois princes ses enfans. Le premier ouvrage annonce un esprit plus profond ; le second en annonce un plus orné, plus humain et plus doux. Monsieur Bossuet étoit fait pour former dans un roi un homme savant. Monsieur de Fénelon possédoit le talent plus nécessaire d'enseigner à un monarque les moyens de rendre son royaume florissant et ses peuples heureux.

⌘

## *Histoire du Peuple de Dieu*

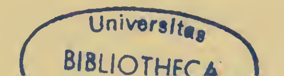
Cette Histoire, imprimée en 1728 et réimprimée en 1733, a valu beaucoup d'honneur et de chagrin au Pere Berruyer, son auteur. Les Jansénistes furent scandalisés de voir une Histoire sacrée qui étoit amusante. Ils dirent qu'elle étoit défigurée. Les constitutionnaires surent gré au bon Pere d'avoir trouvé le secret de faire lire avec plaisir l'histoire de la religion. Le Parlement jugea

qu'on lui avoit fait perdre sa majesté, et condamna ce livre à être brûlé. Les évêques, et même le pape, l'interdirent aux fideles; mais ils eurent beau en défendre la lecture, le style du Jésuite l'ordonnoit, et l'on fut plus soumis à l'un qu'aux autres. Il est certain que le fond de l'Écriture sainte est paraphrasé, mais le texte n'est jamais altéré. Le Nouveau Testament ne fut examiné que par ceux qui voulurent lui chercher querelle. Il fut condamné, et cependant on ne l'en lut que davantage. On en cita cette phrase : *Jésus-Christ faisoit des miracles d'un air si leste qu'on voyoit aisément que cela ne lui coûtoit rien.* J'ai parcouru ce livre pour vérifier cette imputation, et je ne l'ai pas trouvée.

⌘

## MONSIEUR DE FLEURY

Il étoit de Paris, fréquenta le barreau, ensuite il embrassa l'état ecclésiastique. Il fut précepteur des princes de Conti et du comte de Vermandois, et devint sous-précepteur des Fils de France. Le Régent, en 1716, le choisit pour confesser le Roi. Le prince, en lui confiant cet emploi, lui dit : « Monsieur, je vous ai choisi et je vous en charge,



parce que vous n'êtes ni janséniste, ni moliniste, ni ultramontain. » Il a fait l'*Histoire ecclésiastique,* en trente-six volumes in-4°, et les Jansénistes la trouverent écrite assez sèchement et assez longuement pour respecter l'auteur.

⌘

## CHARPENTIER

CHARPENTIER, natif de Paris, fut de l'Académie françoise et de celle des Inscriptions, se rendit savant dans la connoissance de l'antiquité et de la critique, et se fit estimer de M. Colbert ainsi que des savans.

⌘

## MONSIEUR DE SACY

IL étoit frere de M. Le Maître de Sacy, fameux avocat; ayant reçu la prestrise, il se retira à Port-Royal; il y fut découvert, et renfermé deux ans à la Bastille. Ce fut là qu'il composa l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament,* sous le nom de Royaumont; d'autres l'attribuerent à Nicolas Fontaine, qui avoit été à la Bastille, et qui en sor-

tit avec M. de Sacy. L'un et l'autre, en recommandant la soumission à l'Église, prêchoient en même temps l'indépendance des évêques. Les Jansénistes sont pour tous les prélats ce que les Romains étoient pour les rois.

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.

Monsieur de Sacy mourut au château de Pomponne, où il s'étoit retiré pour y finir ses jours.

⌘

## *Histoire de la papesse Jeanne*

Il y a eu des protestans qui, par ignorance et par aversion pour la communion romaine, ont tâché de faire valoir cette histoire imaginaire, à la fin du dernier siecle. M. Spanheim en a traité amplement le sujet, encore, dit-il, que c'est une question problématique; mais il est ridicule de traiter de problème une fable que tous les historiens contemporains ont traitée de mensonge. Il est prouvé qu'il n'y a eu aucun intervalle que celui de l'élection entre Léon IV, qui mourut le 13 juillet 855, et Benoît III, son successeur, qui fut élu dans le mois de septembre de la même année. On peut citer plus de trente auteurs qui ont réfuté cette

fable, et Blondel, théologien protestant, en a lui-même démontré la fausseté.

# L'ABBÉ DE VERTOT

Il naquit en Normandie, se fit capucin à l'âge de seize ans, ensuite prémontré, fut prêtre séculier, et devint historien. Monsieur Bossuet n'eut pas plutôt lu les ouvrages de l'abbé de Vertot, qu'il dit au cardinal de Bouillon : « Voilà une plume taillée pour l'Histoire de M. de Turenne. » L'*Histoire des Révolutions de Suede* fut si estimée des Suédois, que leur envoyé, qui étoit sur le point de venir en France, fut chargé, par ses instructions, de faire connoissance avec l'auteur et de l'engager à écrire l'Histoire générale de Suede. Ce ministre, qui croyoit trouver l'abbé de Vertot à Paris, répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'informa où il étoit. On lui dit que ce n'étoit qu'un curé de village; cela le déprima aux yeux de l'envoyé, qui apparemment n'étoit qu'un sot. L'abbé de Vertot finit par écrire l'*Histoire de Malte*, qui fut son ouvrage le plus imparfait et le mieux payé.

# VAUGELAS

Voiture, qui étoit ami de Vaugelas, le railloit souvent sur le trop de soin qu'il prenoit de la traduction de *Quinte-Curce*, et lui disoit que, pendant qu'il en poliroit une partie, notre langue venant à changer, il seroit obligé de refaire les autres. Il lui appliquoit plaisamment ce que Martial dit d'un barbier, qui étoit si long à faire la barbe qu'avant qu'il l'eût achevée elle commençoit à revenir. Cette traduction fut universellement applaudie; et Balzac dit à son sujet : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, et celui de Vaugelas est inimitable. » Le cardinal de Richelieu souhaita qu'il travaillât au Dictionnaire de l'Académie, dont il étoit membre, et lui fit rétablir la pension de deux mille livres dont il n'étoit plus payé. Vaugelas l'alla remercier; le ministre s'avança, et lui dit : « Vous n'oublierez pas le mot de *Pension*. — Non, Monseigneur, répondit Vaugelas, et encore moins celui de *Reconnoissance.* »

# MONTESQUIEU

C'est un des hommes qui ont le plus honoré la France; il ne ressemble point aux auteurs qui tournent sans cesse dans le même cercle, et qui passent leur vie à ne faire qu'un seul ouvrage, sous vingt titres différens. Le *Temple de Gnide,* les *Lettres Persanes,* la *Décadence des Romains* et l'*Esprit des Loix,* sont tous les quatre d'un genre entiérement opposé. C'est le peintre des Graces, un censeur fin et plaisant, un historien philosophe, et un législateur profond. Le Président de Montesquieu fut de l'Académie françoise pour ses *Lettres persanes,* à condition qu'il les désavoueroit; et le *Temple de Gnide* lui valut des bonnes fortunes, à condition qu'il les cacheroit. Il aimoit beaucoup les femmes et connoissoit beaucoup les hommes, par conséquent ne les estimoit guère; mais, comme il n'étoit pas sauvage, il les voyoit, parce qu'il sentoit que la société est un besoin. Il étoit si bon pere qu'il croyoit de bonne foi que son fils valoit mieux que lui. Il étoit ami doux et solide; sa conversation étoit rompue, comme ses ouvrages. Il avoit de la gaieté et de la réflexion; il savoit raisonner, et en même temps bien causer. Il étoit extrêmement distrait : il partit un jour de Fon-

tainebleau, et fit aller son carrosse devant lui, afin de le suivre à pied pendant une heure, pour faire de l'exercice. Il alla jusqu'à Villejuif, croyant n'être qu'à Chailly. Son livre de l'*Esprit des Loix* est traduit dans toutes les langues, et sera par tout pays un ouvrage classique, malgré les clameurs des dévots, les critiques de la Sorbonne, de Fréron et même de M. Dupin. La *Gazette Ecclésiastique* se crut obligée, par charité, de le censurer lourdement. Le Président eut la hardiesse de lui répondre par une apologie qui est un modele d'éloquence et de fine plaisanterie. L'auteur janséniste, se voyant confondu, dit que le Président étoit athée. Il mourut cependant dans des sentimens très-chrétiens, en disant que « la morale de l'Évangile étoit une chose excellente, et le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. » Malgré cela, les experts assurent qu'il est damné.

⌘

## VARILLAS

VARILLAS, historien françois, fut chargé de plusieurs éducations importantes; il vint ensuite à Paris se livrer tout entier à l'étude de l'Histoire, et fit connoissance avec les savans. Il devint histo-

riographe de Gaston de France, avec une pension de douze cents liv. que M. de Colbert lui fit ôter; il en eut une autre du clergé de France, pour avoir fait l'*Histoire des Hérésies,* dans laquelle il y avoit des fautes sans nombre. Les hérésies sont à présent un genre épuisé. Il faut que nous nous en passions faute de têtes assez chaudes et assez fortes pour être hérésiarques.

ꕤ

## L'ABBÉ VÉLI

François Véli, né en Champagne, fut d'abord jésuite, ensuite précepteur d'un conseiller au Parlement. Après cette éducation, il écrivit l'*Histoire de France,* et mourut subitement à Paris en 1759, âgé de quarante-huit ans. Outre son Histoire, on a encore de lui une *Traduction de la Satire du Docteur Swift, ou le Procès sans fin.* Elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

ꕤ

## L'ABBÉ DE CHOISY

Il étoit doyen de la cathédrale de Bayeux, de l'Académie françoise, et naquit à Paris; on l'envoya vers le roi de Siam avec le chevalier de Chaumont. Il fut ordonné prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique, et mourut à Paris en 1724, âgé de quatre-vingt-un ans. Il avoit passé une partie de sa jeunesse habillé en femme. Ses Mémoires sont curieux. Il donna une *Traduction des Psaumes,* avec une *Vie de David* à la tête. Il dédia son *Imitation de Jésus-Christ* à madame de Maintenon. La premiere édition en est très-remarquable par deux versets du psaume 44, qui sont au bas d'une taille-douce où cette dame est représentée à genoux aux pieds d'un crucifix, avec ces paroles : *Écoutez, mes filles, soyez attentives; oubliez la maison de votre pere, et le Roi désirera votre beauté.* On a retranché cette instruction salutaire.

## LE COMTE DE BOULAINVILLIERS

Il fut élevé à Jully, chez les Peres de l'Oratoire, et donna dès son enfance des marques de son

esprit et de ses talens. Sa principale étude fut l'Histoire, qu'il cultiva avec beaucoup d'assiduité. Ses ouvrages historiques sont écrits, à ce qu'en dit le Président de Montesquieu, avec cette simplicité, cette franchise de l'ancienne noblesse dont il sortoit. Il a donné des *Réflexions sur la vie de Mahomet* et quelques autres ouvrages connus des savans, dans lesquels il révoque en doute les ouvrages les plus incontestables de la religion; mais, en récompense, il croyoit fermement aux rêveries de l'astrologie judiciaire : il est vrai qu'en plusieurs occasions le hasard a servi ses prédictions de la façon la plus étonnante. Je me souviens très-bien d'avoir entendu conter à M. de Fortia, chef du conseil de M. le Duc, que, causant avec M. de Boulainvilliers, dont il étoit fort ami, il lui faisoit part de l'accueil qu'il avoit reçu de M. le Dauphin, de madame la Dauphine; des distinctions marquées qu'ils lui avoient données, et des espérances fondées qu'il en concevoit pour son avancement. M. de Fortia, pendant tout ce récit, voyoit M. de Boulainvilliers secouer la tête et hausser les épaules; il lui en demanda la raison : « J'ai pitié de vos projets, lui répondit son ami; dans un an, ceux sur qui vous comptez seront dans le tombeau. »

ꝏ

# MADEMOISELLE DE LUSSAN

Elle m'a dit souvent qu'elle étoit fille naturelle du prince Thomas de Savoie, comte de Soissons, et de sa sœur; elle avoit su le persuader à M. de Soubise-Carignan, qui lui accordoit sa protection et y joignoit de l'argent très-fréquemment. Elle avoit eu l'adresse de trouver accès auprès de madame de Pompadour; elle lui dédia plusieurs de ses romans. Les épîtres dédicatoires étoient en vers, et c'étoit moi qui les faisois. Je m'intéressois beaucoup à elle, je lui trouvois des goûts conformes aux miens. Elle étoit vraiment capable d'amitié, aimoit beaucoup la dépense, et surtout la bonne chere. Elle gagnoit trois fois la semaine des indigestions avec toute la gaieté possible, et j'étois son partenaire. Elle obtint une pension de deux mille livres sur le *Mercure* par la protection de M. de Soubise. Je suis contraint d'avouer que, loin de devoir la naissance à un inceste illustre, elle étoit fille très-illégitime d'un cocher et d'une diseuse de bonne aventure nommée *la Fleury*. La profession de son pere étoit écrite sur son visage, et peinte dans le son de sa voix. A vingt-cinq ans, elle fit connoissance avec M. Huet, évêque d'Avranches, qui, en saint évêque, lui conseilla de

faire des romans. Elle débuta par *la Comtesse de Gondès*. Elle eut pour amant La Serre, gentilhomme périgourdin dont la mere étoit Navailles. Il perdit le fonds de trente mille livres de rente à jouer dans les maisons publiques; il s'avisa ensuite de faire des opéras. *Pyrame et Thisbé* est le plus connu, et n'est pas sans mérite. Il étoit bon critique, avoit le caractère doux et le ton assez noble. Mademoiselle de Lussan le garda et le soigna avec toutes les recherches possibles, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il mourut. Elle le grondoit assez pour qu'on la crût sa femme; mais elle s'étoit épargné les frais de la cérémonie. Deux ans après la mort de La Serre, elle gagna une indigestion pour laquelle un chirurgien lui fit prendre le bain, ce qui fut cause que ce fut sa derniere.

## DUPLESSIS MORNAY

Il fut un des plus grands capitaines de son siecle et le plus célebre des protestans. Il étudia cependant en théologie, dans l'espérance que le crédit de sa famille, et sur-tout de l'archevêque de Reims, son oncle, lui procureroit des bénéfices;

mais sa mère le gagna au protestantisme. Après la Saint-Barthélemi, il voyagea en Europe. Henri IV le fit conseiller d'État; on l'appeloit le Pape des Huguenots. Après la conversion du Roi, à laquelle il s'opposa de toutes ses forces, il travailla à son grand ouvrage de *l'Eucharistie,* ouvrage qui occasionna la fameuse conférence de Fontainebleau, entre lui et le cardinal du Perron. Duplessis-Mornay étoit grand guerrier et profond théologien. Il prouva qu'il avoit, outre cela, le fond de l'esprit ecclésiastique. On trouve, dans les *Mémoires de l'Étoile,* « qu'un jour, à Saumur, dont il étoit gouverneur, un nommé Saint-Far le terrassa et lui donna un coup de bâton. Il en écrivit au Roi pour lui en demander justice. Henri IV lui répondit qu'il la lui feroit comme son maître et comme son ami; que, si cette aventure lui fût arrivée dans le temps qu'il n'avoit que le dernier titre, il lui eût offert son épée, laquelle il auroit promptement et gaiement dégaînée pour son service. » Louis XIII lui fit ôter le gouvernement de Saumur.

# MÉZERAY

Il étoit fils d'un chirurgien de village, vint à Paris après ses études, et s'enferma à Sainte-Barbe, où il publia le premier volume *in-folio* de l'Histoire de France. Il y inséra, avec des réflexions trop libres, l'origine des impôts; cela ne fut pas du goût de Colbert. Au lieu de gagner Mézeray, il eut la maladresse de le révolter, en lui supprimant la moitié de sa pension de 4000 liv. L'auteur murmura; la réponse à ses murmures fut la suppression de l'autre moitié. Mézeray ne garda plus de mesure à l'égard des traitans, et, en travaillant au *Dictionnaire de l'Académie,* il ajouta : « Tout comptable est pendable » ; ce qui n'ayant pas été accepté, il l'effaça, et mit à la marge : « rayé, quoique véritable. » C'étoit un fanfaron de pyrrhonisme; mais, ce qu'il y a de pis, il étoit historien exact, mais fort sec. Étant malade, il fit assembler tous ses amis, fit en leur présence une amende honorable, pour les prier d'oublier ses propos pyrrhoniens, et ajouta que Mézeray mourant étoit plus croyable que Mézeray en santé. Il auroit bien mieux fait de demander pardon à tous les lecteurs de les avoir ennuyés ; mais il ne l'auroit pas obtenu : l'ennui qu'on cause est, selon

moi, le péché du Saint-Esprit, qui ne se pardonne ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Cela me fait trembler pour le salut de beaucoup d'honnêtes gens.

⌘

## HARDOUIN DE PÉRÉFIXE

Il commença par prêcher à Paris avec applaudissement; il devint évêque de Rhodez, et fut chargé de l'éducation de Louis XIV, après laquelle on le nomma archevêque de Paris. On n'auroit pas pu le récompenser mieux, s'il eût fait de son prince un élève instruit. L'éducation des rois est un ouvrage impossible. Il faudroit, pour y parvenir, les éloigner de la cour dès qu'ils sont nés, leur cacher avec soin ce qu'ils sont, et leur faire sentir tous les besoins des hommes ordinaires, pour les rendre dignes de régner sur eux. Le trône ne peut être qu'une école de flatterie, au lieu d'en être une d'humanité. Monsieur de Péréfixe auroit pu faire tourner au profit de Louis XIV la Vie de Henri IV, qu'il écrivit, et lui faire voir qu'il faut avoir des vertus à soi avant que d'avoir des sujets. Henri IV fut un grand roi; Louis XIV fut le roi d'un beau regne. La nature, en produisant des hommes illustres en tout genre, fit com-

parer son siecle au siecle d'Auguste. Mais, quand ce prince vouloit agir par lui-même, sa gloire couroit des risques. Ce fut lui qui choisit Chamillart pour ministre et le maréchal de Villeroi pour général. Si tous les autres hommes avoient ressemblé à ceux-là, Quinault n'auroit jamais fait de prologues en l'honneur de Louis XIV.

ЭЄ

## LE COMTE DE BRIENNE

Il étoit fils du seigneur de la Ville-aux-Clercs, tué au massacre de la Saint-Barthélemi ; il obtint la charge de son pere, et fut envoyé ambassadeur à Londres. De retour en France, il suivit Louis XIII au siége de La Rochelle, en Italie et en Languedoc. Il eut, sous la reine-mere, le département des Affaires étrangeres, et fut fort utile à la Cour dans les temps des troubles de Paris. Les mémoires imprimés que l'on a de lui ne sont que les extraits de ses mémoires manuscrits. Il n'étoit point de la maison des Brienne, seigneurs de presque toute la Champagne; son nom étoit Loménie. Il eut la modestie de porter celui qui n'étoit pas le sien.

ЭЄ

## *Mémoires du cardinal de Retz*

Le fameux Coadjuteur avoit une tête toujours en fermentation. La fureur de faire parler de lui le détermina à jouer le premier rôle dans les troubles. Ses occupations ne l'empêcherent pas de se livrer aux excès d'un tempérament fort vif. L'activité de l'ame et des sens l'entraînoit dans des intrigues de toute espèce; et, comme il n'étoit pas philosophe, il lui arriva ce qui arrive souvent à toute imagination ardente, jointe à un cœur sensible : il devint dévot, et déclara en plein conclave qu'il vouloit se démettre du cardinalat, comme ayant été acquis par des voies illicites. On ne voulut pas accepter sa démission. Il est l'auteur de ses propres Mémoires. Personne ne dit jamais plus de mal de lui que lui-même.

⌘

## *Mémoires de Joly*

Il semble qu'il les ait écrits moins pour servir d'éclaircissement à ceux du cardinal son maître que pour faire sentir la différence prodigieuse du

style d'un homme de cabinet au style d'un homme du monde.

# LE VASSOR

Le Vassor, prêtre de l'Oratoire, fit assidument sa cour au Pere de La Chaise, dans l'espérance d'en obtenir un bénéfice. Le bénéfice ne vint point; il s'en prit à son collet oratorien, il le quitta. Ce changement ne le rendit pas plus heureux; il s'en prit à sa patrie et à sa religion, il abandonna l'une et l'autre, et se retira en Angleterre, où il arbora le protestantisme. Les protestans ne s'en crurent pas plus riches, et Vassor ne le devint pas davantage. Il mit cependant à profit la liberté de penser et d'écrire; il donna l'*Histoire de Louis XIII,* où l'on peut dire que sa plume a distillé le fiel de son cœur.

# MADAME DE MOTHEVILLE

Françoise Bretant fut élevée à la cour d'Anne d'Autriche, et sut lui plaire par la tournure de son esprit; elle eut l'honneur de lui rester fidelle

dans sa disgrace, et d'y participer. Elle se retira en Normandie, et y épousa M. de Motheville, premier président de la Chambre des comptes. La reine devenue régente après la mort du roi et du cardinal de Richelieu, madame de Motheville fut rappelée à la cour, où elle tint le rang le plus distingué. Elle n'abusa point de sa faveur, et vécut dans le pays des tracasseries sans être tracassiere, ferma l'oreille à tous les commérages de ce pays-là, et ne s'y maintint que par un esprit mâle et une ame pure.

## GUILLAUME TEMPLE

SON grand-pere étoit secrétaire du fameux comte d'Essex. Temple parut avec distinction à la cour d'Angleterre. Il fut ambassadeur en Hollande, plénipotentiaire à Aix-la-Chapelle et à Nimegue. Deux ans après, il préféra au tumulte des affaires publiques le loisir de la probité et de la philosophie, qu'on ne trouve que dans une vie privée. Il mourut sur la fin du dernier siecle, et ordonna que son cœur fût enterré sous le principal cadran de son jardin. Les ouvrages qu'il a laissés sont pleins d'esprit, de génie, d'élégance et de politesse,

mais en même temps trop passionnés contre la France.

⌘

## PÉLISSON

La petite vérole l'avoit si fort défiguré que madame de Sévigné disoit de lui qu'il abusoit de la permission que les hommes ont d'être laids. Une dame le prit un jour par la main, et le conduisit chez un peintre en disant au dernier : « Tout comme cela, trait pour trait, » et sortit brusquement. Le peintre le fixa, et le pria de se tenir en place. Pélisson demanda l'explication de l'aventure : « Monsieur, répondit le peintre, j'ai entrepris de représenter, pour cette dame, la tentation de Jésus-Christ dans le désert; nous contestons depuis une heure sur la forme qu'il faut donner au diable, elle vous fait l'honneur de vous prendre pour modèle. » La beauté de son ame le dédommageoit de sa figure. Il étoit sur le point d'abjurer lorsque M. de Montausier dit à mademoiselle Scudéri que, si cela arrivoit, il seroit précepteur du Dauphin et président à mortier. Pélisson, en étant informé, différa son abjuration, afin de ne point embrasser la religion catholique par des motifs

humains. Il faisoit tous les ans la fête de sa réunion à l'Eglise, et célébroit chaque année sa sortie de la Bastille en délivrant quelques prisonniers.

⌘

## LE PERE BOUGEANT

Ce Révérend Pere Jésuite étoit distingué par le nombre et la variété de ses talens. Il a écrit sur la Philosophie, la Théologie et l'Histoire. Quand il avoit besoin d'argent pour acheter ou du café, ou du chocolat, ou du tabac, il disoit naïvement : « Je vais faire un monstre qui me vaudra un louis. » C'étoit une petite feuille qui annonçoit la rencontre d'un monstre très-extraordinaire qu'on avoit vu dans un pays très-éloigné, et qui n'avoit jamais existé. Il s'est immortalisé par son *Traité de Westphalie;* il finit par composer ses *Amusemens philosophiques sur le langage des bêtes,* pour prouver qu'elles ne sont pas des machines, et pour se convaincre que souvent les hommes en sont : on l'exila à La Fleche.

⌘

## *Histoire amoureuse des Gaules*

MONSIEUR le comte de BUSSI RABUTIN, auteur de cet ouvrage, étoit, sans contredit, l'homme le plus vain qu'on ait jamais vu. Il n'a composé des mémoires que pour dire du bien de lui; il n'a fait d'autres livres que pour dire du mal de tout le monde. Il étoit aussi satirique qu'un auteur qui n'auroit que sa méchanceté pour tout patrimoine. Ce malheureux défaut, qui n'étoit en lui qu'un penchant, et non pas un talent, le fit tomber dans la disgrace; personne ne le plaignit. On lui eut cependant la grande obligation d'être le pere de l'évêque de Luçon, qui étoit le Dieu de la bonne compagnie. Le pere, quoique militaire, outragea les femmes; le fils, quoiqu'évêque, répara auprès d'elles tous les torts paternels. Il n'en conduisit pas son diocèse avec moins de prudence et de régularité, et prouva que l'esprit de douceur gagne plus d'ames à la religion qu'une grande calotte qui ne couvre que des cheveux gras et une tête vide.

⌘

## LE PERE D'ORLÉANS

C'ÉTOIT un très-ancien gentilhomme de l'Orléanois, homme de beaucoup d'esprit et consacré dans la république des lettres par ses *Révolutions d'Angleterre.* Il les présenta à monsieur le Régent, qui, frappé de la conformité du nom, crut que cela ne venoit pas en droiture. Il questionna le Pere, lequel écarta ses soupçons, en assurant que sa famille étoit d'une très-bonne noblesse d'Orléans : « N'en a-t-elle pas obligation à quelqu'un de mes ancêtres? reprit le prince. — Monseigneur, lui répliqua modestement le Pere, je sais que ma famille existoit long-temps avant que le roi eût donné l'apanage au premier des ducs d'Orléans. » Il y a encore un monsieur d'Orléans, demeurant à Orléans, capitaine dans le régiment d'Orléans, et gentilhomme de monseigneur le duc d'Orléans.

## *Mémoires du comte de Gramont*

CET ouvrage est à la tête de ceux qu'il faut régulièrement relire tous les ans. C'est un chef-

d'œuvre de légéreté, de grace, de naturel et de fines plaisanteries. Le comte Antoine Hamilton en est l'auteur; son goût s'étoit perfectionné à la cour de France. Le comte de Cailus, qui le voyoit souvent chez sa mere, m'a certifié plus d'une fois qu'il n'étoit point aimable. Cependant ses contes et tout ce qu'il a composé respirent l'agrément, la facilité et le ton d'un homme du monde. Le chevalier de Gramont, en reconnoissance de ce que le comte Hamilton avoit écrit ses *Mémoires,* y voulut ajouter un article, en devenant amoureux de sa sœur. Le chevalier fit l'épreuve qu'il n'étoit pas également adroit à tous les jeux. Mademoiselle Hamilton se trouva dans l'embarras, et le chevalier, pour s'en tirer, prit le parti de s'esquiver. Le frere aîné de la demoiselle, pour rattraper l'honneur de sa sœur, courut après l'amant, et l'atteignit lorsqu'il étoit sur le point de passer la mer. « Chevalier de Gramont, lui dit-il d'un ton menaçant, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Oui, Monsieur, répondit le comte de Gramont, j'ai oublié d'épouser mademoiselle votre sœur. » Et il l'épousa.

⌘

# LE PERE CALMET

Dom Augustin Calmet, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, étoit du diocèse de Toul. Après avoir commencé de bonnes études dans le monde, il les acheva dans le cloître, professa la philosophie et la théologie en différentes maisons de son Ordre, publia ses *Commentaires* sur l'Écriture, à la persuasion de dom Mabillon et de M. Duguet; et, pour prouver sa facilité à être crédule, il composa deux volumes sur l'existence des vampires.

# MARSOLIER

Il étoit chanoine régulier à Sainte-Geneviéve; il s'acquit beaucoup de réputation par un grand nombre d'ouvrages, devint prévôt et archidiacre d'Uzès.

## RAPIN THOIRAS

Il étoit de Castres, d'une famille ancienne et originaire de Savoie. Son protestantisme ne lui permettant pas de se faire recevoir avocat, il prit le parti des armes, passa en Hollande et servit avec honneur. Devenu gouverneur de milord Portland, il le suivit dans ses voyages; il séjourna ensuite à La Haye, et de là passa à Wésel. Il y travailla à son *Histoire d'Angleterre*, ouvrage universellement estimé, et y mourut à l'âge de soixante-quatre ans.

⌘

## LE PERE ANSELME

Il étoit Augustin déchaussé, et retiré dans son cloître; au lieu de se détacher des grandeurs du monde, il en fit son unique occupation. Il composa le *Palais d'honneur*, les *Généalogies des Maisons de Savoie et de Lorraine;* il y traita des cérémonies observées au sacre des rois et des reines de France, à leurs entrées solennelles, aux baptêmes des Fils de France, et aux pompes funèbres des

rois et des princes. Il a encore laissé l'*Histoire généalogique de la Maison de France*, avec celle des *Maisons souveraines et des plus illustres familles de l'Europe;* mais, avant d'exécuter ce projet, il mourut en 1694.

ꝏ

## SCÉVOLE ET LOUIS
## DE SAINTE-MARTHE

Ils naquirent à Loudun le 20 décembre 1671; ils avoient une parfaite conformité de corps et d'esprit, et travaillerent ensemble à des ouvrages qui rendirent leurs noms immortels. Ils goûterent le bonheur si pur et si rare d'avoir les mêmes goûts, les mêmes intérêts, et de vivre toujours ensemble. Scévole fut le plus heureux; il mourut le premier à soixante-dix-neuf ans, en 1650. Louis, qui étoit historiographe de France, ainsi que l'avoit été son frere, eut le chagrin de vivre jusqu'à 1656. Ils sont tous deux enterrés à Saint-Severin.

ꝏ

# MONSIEUR HUME

Monsieur Hume, fort connu par son *Histoire d'Angleterre,* est venu en France en qualité de secrétaire d'ambassade. Tous les Encyclopédistes et les femmes tenant à leur secte lui ont marqué le même empressement qu'on marqua, il y a plusieurs années, au rhinocéros qui vint à la foire. On ne parloit que de M. Hume ; il répondoit rarement, et souvent on voyoit que c'étoit bien fait. Il faut cependant convenir que c'est un historien vraiment philosophe, qui pense profondément, et qui, en écrivant l'histoire, écrit en même temps l'histoire de l'esprit humain. Mais, s'il connoît les hommes, il ne connoît pas le monde. L'accueil qu'on lui a fait en France est une espece d'épidémie ; elle se passera. Il est retourné en Angleterre, et quand il en reviendra on tombera peut-être dans l'excès opposé ; on l'abandonnera autant qu'on l'a fêté, et pour lors il n'aura le bonheur de n'être l'idole que d'une petite société.

# MONSIEUR DACIER

Monsieur Dacier étoit de Castres, et alla étudier à Saumur ; il y vit mademoiselle Le Fevre, pour laquelle le pere n'épargnoit ni peine ni argent afin d'en faire une femme savante, et par conséquent une femme ridicule. Il l'amena au point de préférer les anciens aux modernes. Les femmes aujourd'hui ne donnent pas dans cet abus. L'érudition de mademoiselle Le Fevre parut au jeune Dacier la ceinture de Vénus ; il la demanda en mariage au pere, et l'obtint. Ils vécurent quarante ans ensemble dans une tendresse réciproque, n'eurent guere d'autres compagnies qu'Homere, Euripide et Sophocle, et passoient les jours et les nuits pour se faire admirer de leurs contemporains, qu'ils ne cherchoient qu'à humilier. Monsieur Dacier mourut en 1722, âgé de soixante-onze ans.

꧁

# BAYLE

Pierre Bayle, le plus célebre critique du XVII^e siecle, fit paroître dès sa jeunesse une ardente passion pour les belles-lettres et pour les sciences. De protestant il se fit catholique, et de catholique il redevint protestant. Ces vicissitudes donnerent lieu de penser qu'il étoit croyant. Quelqu'un qui ne l'est pas ne change pas de religion, parce qu'il les juge toutes indifférentes. Ce n'étoit point l'intérêt qui dirigeoit ses démarches; il perdit la chaire de Philosophie qu'il avoit à Sedan lorsqu'il étoit catholique. Il est vrai qu'il en obtint une autre à Rotterdam; il en fut encore privé par les intrigues du ministre Jurieu, qui le haïssoit parce qu'il n'étoit pas haï de sa femme. Il valoit bien mieux lui faire avoir deux chaires au lieu d'une, afin de ne lui pas laisser le temps de professer madame Jurieu. Il mourut le 28 décembre 1706. On peut voir son portrait dans le sermon de Saurin, sur l'accord de la politique et de la religion. Ce qui prouve qu'il n'étoit pas incrédule, c'est une lettre qu'il écrivoit au Pere Tournemine, Jésuite : « Je ne suis, lui mandoit-il, que Jupiter qui assemble les nues; mon talent est de former des doutes, mais ce ne sont que des doutes. »

## *Mémoires de Bassompiere*

Le maréchal de Bassompiere avoit vu mademoiselle d'Entragues, sœur de la célebre marquise de Verneuil; elle avoit dessein de l'épouser, et ne s'étoit pas conduite en conséquence. Elle lui dit un jour : « Monsieur, vous devriez bien me faire rendre les honneurs de maréchale de France. — Hé! pourquoi, Mademoiselle, lui répondit-il, vous avisez-vous de prendre un nom de guerre? » Mademoiselle d'Entragues, étonnée de cette réponse, lui répliqua qu'il étoit le plus sot homme de la cour. « Vous voyez le contraire, » lui dit le maréchal. Elle avoit eu un enfant de lui, qui devint évêque de Saintes. Le maréchal fut éperdument aimé de la princesse de Conti, fille du duc de Guise le Balafré. Elle se consola de son veuvage par un mariage de conscience avec son amant. Il fut enfermé à la Bastille sous le cardinal de Richelieu; deux mois après, la princesse en mourut de douleur. La prison du maréchal dura douze ans, et ne finit qu'après la mort du cardinal.

## MINISTERE DE WALPOOL

A la naissance des deux factions (les Whigts et les Thorris), le chevalier Robert Walpool commença à se distinguer dans la Chambre basse; il y acquit la réputation de grand orateur. Il joua le premier rôle parmi les Whigts, et devint leur oracle; il fut nommé secrétaire d'État de la guerre en 1707. Dans l'affaire du docteur qui avoit prêché si publiquement pour la maison de Stuart, il fut choisi par la Chambre pour suivre l'accusation intentée par le prédicateur. Cette affaire étant terminée, les Whigts eurent du dessous. Walpool fut entraîné dans leur disgrace; on l'accusa lui-même d'infidélité dans son administration; on le constitua prisonnier à la Tour de Londres, et on le chassa de la Chambre. Il étoit très-attaché à milord Malbourough. A l'avénement de la maison hanovrienne, il revint dans la plus haute faveur; c'étoit la récompense du zele qu'il avoit témoigné pour elle en 1723. Il se démit de toutes ses charges entre les mains du Roi. Les perpétuelles révolutions qui ne cessoient d'agiter la nation angloise amenerent des circonstances qui rendirent le crédit de Walpool plus puissant que jamais. Il augmenta tellement que son frere Horace entra dans les af-

faires à sa seule considération. Il fut envoyé en qualité de ministre dans plusieurs cours, et surtout en celle de France. Ce fut alors qu'il forma une étroite liaison avec le cardinal de Fleury, qui étoit plus homme aimable qu'homme d'État, et qui, sans avoir jamais de grandes vûes, cachoit l'esprit le plus despotique sous l'air le plus simple et le plus affable.

⌘

## MORÉRI

Louis Moréri naquit à Bargemont; il étudia sous les Peres de la Doctrine, à Aix; il y apprit la rhétorique et la philosophie. Il vint à Lyon, où il s'appliqua à la théologie; il traduisit de l'espagnol la *Perfection Chrétienne* de Rodrigue. Il prêcha pendant cinq ans la controverse avec beaucoup de succès. Ce fut là qu'il forma le projet d'un *Dictionnaire historique*. Trois ans aprés, l'évêque d'Agde l'amena à Paris. M. de Pomponne, ministre et secrétaire d'État, se l'attacha. Moréri mourut à l'âge de trente-huit ans.

⌘

## *Les Amours pastorales de Daphnis et Cloé*

Jacques Amyot, un des plus savans hommes de son siecle, étoit fils d'un mercier de Melun. Il fit ses études à Paris, après lesquelles il devint lecteur public en grec et en latin dans l'université de Bourges. Ce fut pendant ce temps qu'il composa sa traduction des *Hommes illustres de Plutarque*. On lui donna l'abbaye de Bellozanne. Amyot voyagea en Italie, se trouva au concile de Trente, où il fit cette fameuse protestation que l'on voit insérée dans les Actes de ce concile. A son retour, Henri II le fit son grand-aumônier, abbé de Saint-Corneille et évêque d'Auxerre. Henri III, son disciple, lui conserva la charge de grand-aumônier, et y ajouta à perpétuité l'ordre du Saint-Esprit : ainsi l'érudition est la premiere source de la décoration de M. de La Roche-Aimont. Amyot, pour marquer combien il étoit digne de tant d'honneurs ecclésiastiques, traduisit les *Amours pastorales de Daphnis et de Cloé,* et mourut âgé de soixante-dix-neuf ans.

⌘

## *Essais de Morale*

### (EN DIVERS TRAITÉS)

MONSIEUR NICOLE étoit de Chartres; ses prodigieuses dispositions pour les sciences le firent, dès sa tendre jeunesse, passer pour un vrai savant. Il s'attacha à M. Arnaud, et travailla conjointement avec lui pour sa défense. Il erra pendant plusieurs années en différentes provinces, et même hors du royaume. Il vivoit avec beaucoup de simplicité, aimoit le repos et la retraite. Cet éloignement pour le monde lui donna une si grande timidité qu'à l'examen qu'on subit pour les ordinations, il fut refusé comme un sujet tout-à-fait incapable. Il regarda cette humiliation comme un ordre de la Providence. Il composa le *Traité de la perpétuité de la foi,* qu'il pria M. Arnaud de mettre sous son nom, parce que le censeur l'avoit rebuté en le présentant sous le sien. Il s'illustra par les *Essais de morale,* donna les *Quatre Fins de l'homme,* et fut refusé à la prêtrise.

⌘

## *Poésies de Malherbe*

Malherbe étoit de Caen; il quitta son pays à dix-sept ans, et s'attacha au duc d'Angoulême, fils de Charle IX. Il eut ensuite pour Mécene le cardinal du Péron, qui le présenta à Henri IV, dont il eut l'estime, ainsi que celle de la reine-mere. Il fut le premier qui enrichit la poésie françoise par de grandes idées et de belles images, sans être gigantesques. Il étoit plus sensible à la pureté de la langue qu'à la vérité de la religion. Son confesseur, l'exhortant à la mort avec des expressions peu choisies, lui demandoit « s'il ne désiroit pas jouir du bonheur de l'autre vie. — Ne m'en parlez pas, lui répliqua Malherbe, votre mauvais style m'en dégoûte. » Il avoit le plus grand mépris pour les hommes en général, à dater d'Abel; il auroit pu même dater d'Adam. « Ne voilà-t-il pas un beau début? s'écrioit-il. Ils n'étoient que quatre au monde, et l'un des deux va tuer son frere? » L'archevêque de Rouen l'invita à un sermon qu'il devoit prêcher, et préalablement on lui donna à dîner. Malherbe s'endormit en sortant de table. Le prélat voulut le réveiller pour le conduire au sermon. « Oh! Monseigneur, lui dit-il, ne voyez-vous pas que je dormirai bien sans

cela ? » L'abbé de Malherbe a fait faire une belle édition des œuvres de ce grand homme ; le portrait de l'auteur est à la tête, avec cet hémistiche de Despréaux : *Enfin Malherbe vint.* Cette épigraphe prouve que l'abbé de Malherbe est un homme de goût, et le refus qu'il a fait de l'évêché de Béziers annonce qu'il se connoît en bonheur.

⌘

## RICHER

RICHER étoit du pays de Caux, eut une mémoire prodigieuse pour retenir les dates, les circonstances et toutes les minuties de la littérature. Il fit une tragédie d'*Eponine et de Sabinus,* moins mauvaise que celle de M. de Chabanon, et des fables médiocres, que personne ne lit. Son talent fut d'avoir de la mémoire, et de n'en donner à personne. Il mourut à Paris en 1748.

⌘

## CHAPELLE ET BACHAUMONT

C'ÉTOIENT deux amis intimes, qui passeront à la postérité à la faveur de leur ouvrage : c'est s'immortaliser à bon marché. Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses agréables et des plaisanteries d'un fort bon ton; mais un pareil ouvrage, dans le siecle où nous sommes, amuseroit pendant quinze jours, après quoi on n'en parleroit plus. Chapelle ne se nommoit ainsi que parce qu'il étoit né dans le village de La Chapelle, après la barriere Saint-Denis. Son vrai nom étoit Luillier, fils naturel d'un maître des Comptes; il n'est jamais rien sorti d'aussi bon de la Chambre des Comptes. Sa vie étoit un tissu de parties de plaisir et de débauches. Sa conversation étoit toute en saillies; il ne parloit raison que lorsqu'il étoit ivre. Son ami Bachaumont étoit fils de M. Le Coigneux, président à mortier, et devoit succéder à son pere. Il étoit déjà conseiller au Parlement; mais sa liaison avec Chapelle lui donna tant de goût pour le plaisir qu'il perdit toutes vûes d'ambition. Il aima mieux être un homme aimable qu'un homme important qui peut-être auroit mal jugé.

## *Histoire romaine*

### Par Laurent Echard

Laurent Echard, célebre historien anglois, fit ses études à Cambridge ; il entra ensuite dans les ordres, et fut pasteur de plusieurs églises. Il a traduit en anglois plusieurs comédies de Plaute et de Térence, a composé beaucoup d'histoires ; celle depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin est la plus estimée.

⌘

## *Dictionnaire portatif*

Monsieur le Vogien, chanoine de Vaucouleurs, s'est modelé, dans son *Dictionnaire portatif,* sur un petit dictionnaire géographique de Laurent Echard, intitulé *l'Interprete des Nouvellistes et des Liseurs de gazettes.*

⌘

# ROLLIN

On ne croiroit pas que de servir la messe fût un des chemins qui conduisent à la fortune. M. Rollin le prouva; il commença par exercer cette fonction aux Blancs-Manteaux. Le bénédictin auprès de qui il étoit en charge devina que son petit répondeur, fils d'un coutelier, avoit des dispositions pour devenir un jour un homme de considération. Il engagea la mere de Rollin à lui faire apprendre le latin. Il fut disciple du fameux Hersan et son successeur dans la chaire d'éloquence au collége Royal, après avoir été régent de seconde et de rhétorique au college du Plessis. Enfin, il fut recteur de l'Université, et ne souffrit point, assistant à une these de droit, que l'archevêque de Sens prît le pas sur lui : il fit valoir les prérogatives de l'Université, qui est des rois de France la fille aînée. Son *Traité des études* est son meilleur ouvrage, et fort supérieur à son *Histoire ancienne*, dont le style, sans agrément, a toute la sécheresse de la correction. Il est l'auteur de l'épitaphe de Santeuil, dans le cloître de Saint-Victor. Il fut associé à l'Académie des inscriptions; et ce qu'il y a de plus honorable pour sa mémoire, c'est qu'on assure que, dans le voyage secret que

Rousseau fit à Paris, il montra son testament à M. Rollin, qui l'engagea d'effacer ce qu'il contenoit de contraire à la charité : apparemment que les legs les plus considérables étoient des traits satiriques : c'étoit le mobilier de Rousseau.

### *Analyse raisonnée de Bayle*

CET ouvrage est de l'abbé de Marsi, qui avoit été jésuite, et qui fut chassé de la Société pour un penchant qu'on y auroit dû tolérer, si les plaisanteries du parti janséniste avoient eu le moindre fondement. Le Parlement traita l'*Analyse de Bayle* comme l'auteur auroit mérité de l'être : le livre fut brûlé par la main du bourreau. Ce même abbé de Marsi a composé un *Poëme latin sur la peinture*, plein d'images, de fictions et de coloris. Il est fâcheux qu'il ne l'ait pas fait en vers françois, cela nous auroit peut-être garantis du dernier.

# MADAME RICCOBONY

La demoiselle Labora de Misiere a commencé par être une fort belle fille; elle joua la comédie dans des troupes de société, où, selon la coutume, on la mit fort au dessus des meilleures actrices du Théatre François. Elle épousa Riccobony, fils de Lélio; ce mariage lui valut le bonheur d'être reçue aux Italiens dans l'emploi des amoureuses. Son jeu étoit, comme sa figure, regulierement bien, mais froid, sans graces et sans aucuns talens. Elle avoit été soufferte; le public se lassa d'être si indulgent, et lui fit sentir de jour en jour à quel point elle commençoit à lui déplaire. L'amour propre de madame Riccobony se lassa tout autant d'être humilié journellement. Elle prit le parti de se retirer, sa fortune étant au dessous de la médiocrité : elle avoit passé l'âge où une comédienne cesse d'avoir sa figure pour patrimoine; d'ailleurs elle s'étoit toujours piquée d'être une femme à sentimens. Elle essaya d'être bel esprit; elle étoit déjà quelque chose de plus rare, elle étoit femme d'esprit. Elle composa les *Mémoires du marquis de Créci*, qui eurent du succès. Les *Lettres de Julliette Catesbi* lui donnerent avec raison une grande célébrité. Ce qu'elle a composé depuis a prouvé qu'elle

écrit avec l'exactitude d'un grammairien et la délicatesse d'une femme sensible. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas plus à son aise; on devroit lui donner une pension, pour la récompenser d'avoir quitté le théatre, où elle jouoit fort mal, et de s'appliquer à faire de très-jolis romans.

## ROMAGNÉSY

Il étoit comédien italien, et tenoit l'emploi des amoureux; c'étoit l'acteur le plus disgracieux et le plus froid qu'il fût possible de voir. Le théatre cependant a beaucoup perdu en le perdant; il avoit du goût, savoit ce qu'il falloit au parterre des Italiens, et travailloit à coup sûr. Il démêloit dans les jeunes auteurs le germe des talens, et les aidoit à les développer. Il mourut à Fontainebleau, sans confession; on ne voulut pas lui accorder la sépulture. On l'amena à Paris, où le curé de Saint-Sauveur l'enterra dans son cimetiere.

## RICCOBONY

Il est fils de la Flamminia, femme très-savante, qui n'a jamais été ni belle ni aimable, et qui a toujours eu beaucoup d'amans. Elle a fait à son fils un don entre vifs de tous ses désagrémens. C'est un homme à qui Dieu paroît n'avoir donné beaucoup d'esprit que pour lui faire prendre éternellement un mauvais parti. Il a été long-temps comédien, malgré la nature, a fait plusieurs parodies en société avec Romagnésy et Dominique, fils du célebre Dominique. Il a eu des succès tant qu'il a travaillé avec eux; il a toujours été sifflé quand il a voulu travailler seul. Les connoissances superficielles qu'il a sur tout lui ont fait croire qu'il étoit capable de tout. Il s'est imaginé qu'il trouveroit le secret du grand-œuvre, et il y a mangé le peu qu'il avoit; il a voulu élever des vers à soie, qui sont tous morts; il a quitté le théatre pour aller en Italie pour gagner de l'argent, il n'y a fait que des dettes; il est rentré au théatre, il y a déplu. Aujourd'hui il promene son esprit gauche dans Paris, et est à la charge de sa femme, qui le porte sur ses épaules : c'est la voiture de bien des maris.

# GODART D'AUCOURT

C'EST le neveu de Barbier d'Aucourt, avocat, qui fut de l'Académie françoise, et qui eut plus de célébrité que de bonheur. Godart d'Aucourt étoit né sans fortune, et projetoit d'en faire une dans la littérature. Il a composé deux ou trois comédies médiocres, dans un grenier. Le *Berceau de la France* est de lui; il eut quelque succès, quoiqu'on crût y trouver le portrait du curé de Saint-Sulpice, Languet. Son pere, assez heureux pour être parent de madame de Pompadour, dit à son fils que, s'il ne préféroit pas le parti de la Finance au métier de mauvais poëte, il le feroit enfermer. Le fils fut touché de cet avis paternel. On le maria à une demoiselle Poisson, et on lui donna une place de fermier général. C'est un fort galant homme, qui a conservé son goût pour les lettres, qui les cultive de son mieux, et qui, sans être fastueux, tient une fort bonne maison; il a plusieurs enfans, et vient de marier sa fille à M. d'Aluncy.

# LE CHEVALIER DE MOUHI

C'EST, sans contredit, l'auteur le plus fécond du siecle; il a fait toute sorte de métiers, et cependant est honnête homme. Il a vécu long-temps de ses ouvrages; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ses libraires en vivoient aussi. Il me dit un jour que « tous les soirs il étoit obligé de tromper son imagination, pour parvenir à s'endormir. » Ses lecteurs n'étoient pas si embarrassés. « J'ai une si grande multitude d'idées, ajouta-t-il, que, lorsque malheureusement je m'arrête à une, je ne ferme pas l'œil de la nuit; mon secret est d'épier le moment où toutes les différentes idées se croisent; je saisis cette incertitude, cet embarras du choix, et je m'endors. » Son dernier emploi fut de se placer dans la ruelle du lit du maréchal de Belle-Isle, et de l'exhorter à la mort. Le son de voix, la platitude emphatique du style, le ramassé de lieux communs, faisoient croire aux assistans qui ne le voyoient pas que c'étoit un capucin qui confessoit le mourant. Le maréchal l'a traité en effet comme s'il eût été son confesseur : il ne lui a rien laissé.

# L'ABBÉ DE LA BLETTERIE

C'est, sans contredit, le premier littérateur que nous ayons en France, par sa profondeur et son peu d'urbanité. Il représente les savans d'autrefois; leur uniforme est changé aujourd'hui, ils veulent être élégans et petits-maîtres. La même révolution s'est opérée dans les financiers. On en voit peu qui aient conservé l'ancienne brusquerie de leur état dans toute sa pureté. L'abbé de La Bletterie est l'auteur de *Julien l'Apostat;* il a fait une *Traduction de Tacite,* qui prouve que M. d'Alembert entend mieux la géométrie que le latin. Il fut nommé de l'Académie françoise. Monsieur l'évêque de Mirepoix engagea le roi à l'exclure, sous prétexte que M. l'abbé étoit janséniste. Il auroit pu communiquer ses sentimens à une Compagnie dans laquelle il y a plusieurs membres à qui Dieu auroit grande obligation de prendre un parti quelconque en matiere de religion.

## MADAME HUSSON

C'étoit une femme qui, voulant se donner pour auteur, choisit un vieux conte de fée, en fit changer le frontispice, et fit imprimer : par *Madame d'Husson;* elle vint à Mont-Rouge en offrir un exemplaire à M. le duc de La Valliere. J'examinai son prétendu ouvrage; je fus tout étonné de reconnoître un conte dont j'avois fait une comédie en trois actes, qui, par bonheur pour moi et pour le public, est perdue. Le plagiat s'est découvert par Fréron, le haut justicier de la littérature.

## L'ABBÉ PLUQUET

Il est l'auteur d'un ouvrage très-bien fait, qui a pour titre *le Fatalisme.* Il a donné encore un *Dictionnaire des Hérésies,* qui est plein de recherches et d'érudition. C'est un honnête homme, simple, modeste, qui a des amis et des lecteurs. Monsieur l'archevêque de Cambrai a eu le bonheur de se l'attacher, et de lui procurer assez d'aisance pour un philosophe sans prétention.

## RAYMOND DE SAINTE-ALBINE

C'est un homme à qui on a donné, ôté, rendu et ôté la composition de la *Gazette de France.* Il a toujours été vengé par ceux qui en ont été chargés en sa place. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *le Comédien;* il fut assez estimé dans le temps de sa nouveauté; à présent il n'est lu ni des acteurs ni des amateurs; je crois qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort.

⌘

## L'ABBÉ D'ÉTRÉS

Il est fort instruit des généalogies, science dangereuse, qui fait beaucoup d'ennemis et peu d'amis. Dans son *Eloge sur les Maisons de France,* il s'avisa d'insérer un article offensant pour monsieur le maréchal de Luxembourg; il fut mis à la Bastille. Il en sortit pour aller à la cour, où il dit la messe exactement. Monsieur de Saint-Florentin s'en sert dans ses bureaux, et sans doute tire parti de ses connoissances.

⌘

# DUCLOS

Duclos est né à Dinant, petite ville de Bretagne; c'est un homme de beaucoup d'esprit, excellent juge en ouvrages, mais d'un caractere trop peu liant et trop républicain. Il est peut-être celui de l'Académie qui entend le mieux la métaphysique de notre grammaire. Il est l'auteur des *Confessions du Comte de* ***, qui ont beaucoup réussi par l'histoire de madame de Selve; c'étoit un portrait copié d'après l'original. Il avoit fait auparavant les *Mémoires de M. de Luz. Acajou* fut composé sur des estampes qui étoient dans le cabinet du comte de Tessin. Le comte de Caylus, devenu jaloux de Duclos, comme de tous les gens de lettres, qu'il vouloit paroître aimer, dit que ce petit ouvrage étoit de lui et de moi. Il est vrai que le comte fit un *Acajou;* en même temps j'en fis deux, qui furent tous trois remis entre les mains de Duclos, et dont il ne tira que trois ou quatre plaisanteries. Il donna ensuite les *Considérations sur les Mœurs,* qui n'eurent qu'un succès médiocre, quoiqu'il y ait beaucoup d'esprit et de philosophie. Il voulut écrire l'Histoire, et fit paroître celle de Louis XI. On la trouve dans des bibliotheques; mais on ne la tire pas de sa place. Enfin il est parvenu à se

faire nommer historiographe de France, dont je veux croire qu'il est fort digne, et secrétaire perpétuel de l'Académie françoise, emploi dont je suis sûr que personne n'est aussi capable.

## LA BEAUMELLE

C'EST un homme d'esprit sans aucun goût, qui a le maintien du sage et la conduite d'un fou; il est des Cévenes. Il alla à Toulouse, d'où il fut chassé; s'arrêta en Languedoc, où le maréchal de Thomond le fit mettre en prison. Il a fait deux ou trois voyages à Paris, et deux ou trois à la Bastille. Il est l'éditeur des *Lettres de Mme de Maintenon*, qui lui ont valu quatre-vingt mille francs. Il a composé un ouvrage divisé en chapitres sur différens sujets; il y en a un ou deux qu'on croiroit du président de Montesquieu, et beaucoup plus qu'on soupçonneroit d'être de son laquais. Enfin, il a donné un gros volume qui n'est qu'un assemblage d'horreurs contre M. de Voltaire. C'est la folie des pygmées d'attaquer toujours des géans.

## MONDONVILLE

Il est de Toulouse; depuis que Rameau est mort, c'est, dans les compositeurs de musique, le seul qui ait du génie et du goût, deux qualités difficiles à allier. Ses motets sont sublimes; il y a des versets qu'il rend comme s'il étoit un profond théologien. Il est homme de goût dans tous ses opéras. Son chant est plein de mélodie, de sentiment et d'esprit. L'évêque de Rennes lui fit tant d'injustices, le déprima si fort, qu'il le força de quitter le service de la cour. On lui retrancha la moitié de ses pensions, et on ne lui paye pas l'autre. On lui demande ses motets; on le taxe d'être avare, parce qu'il représente qu'on doit les lui payer. Rebel et Francœur soutiennent qu'il est homme à mauvais procédés, parce qu'ils ne vouloient pas lui donner la rétribution de l'acte d'*Erigone,* dans les *Fêtes de Paphos*. Son dernier tort est d'avoir remis *Thésée* en musique; on s'en est vengé sur le public en donnant l'ancien pendant quatre mortels mois.

Je prie ceux qui liront cet article de me pardonner de n'être pas de leur avis.

ꕤ

## MONSIEUR DE MIRABEAU

Tout le monde connoît le génie de M. de Mirabeau, dont l'objet est toujours le bien public; c'est un homme qui dans son style ne ressemble à personne, et pas même à lui. Il ne rejette aucune des idées qui lui viennent, ce qui produit une inégalité dont tous ses lecteurs sont étonnés. On trouve des choses lumineuses qui ravissent; on en trouve d'autres qu'on s'imagine avoir été écrites sous la dictée d'Arlequin. Il réduit tout en systémes, qui est la maniere dangereuse de chercher la vérité. Il a fait *l'Ami des Hommes,* et il n'y en a point qui ne voulût être le sien.

⌘

### *L'Art d'aimer*

C'est une traduction d'Ovide, peu satisfaisante pour ceux qui ne savent que le françois, et insoutenable pour ceux qui savent le latin. Je crois en tout que c'est un grand péché envers l'amour de réduire en art le précieux bienfait de la nature.

⌘

# JÉLIOTE

Il est du Béarn, et a débuté à Toulouse ; personne n'a jamais poussé si loin l'art du chant. C'est lui qui a composé la musique du divertissement de *Zélica,* comédie en trois actes, faite pour Versailles par La Noüe. Jéliote s'étoit chargé de deux ballets, l'un de La Bruere, intitulé les *Troubadours;* l'autre d'un anonyme de ma connoissance; il y a beaucoup de musique faite dans ce dernier, entre autres un monologue du troisieme acte, et une scène que le musicien a eu le mérite de remplir d'intérêt. Jéliote joint à tant de talens l'ame la plus honnête. Bien loin de rougir de ses parens, il va réguliérement les voir tous les ans, et ne manque jamais d'augmenter son bonheur en leur faisant partager sa fortune.

⌘

# RESTAUT

Sa *Grammaire françoise* est fort estimée. M. Duclos dit cependant que Restaut fait sa gram-

maire, mais n'est pas grammairien. Je n'ai pas assez d'esprit pour sentir la subtilité de cette distinction.

ꝏ

## SAINT-FOIX

Il est de Rennes; c'est un honnête homme, mais tenace dans ses sentimens, et très-raboteux dans la société; il s'est souvent battu, et a toujours été blessé. On ne croiroit pas qu'on pût avoir un esprit aussi agréable avec un extérieur aussi repoussant. Il a fait *l'Oracle et les Graces;* c'est un encrier qui répand des roses. Il a composé les *Essais sur Paris;* c'est un ouvrage vraiment original, et rempli d'anecdotes amusantes et curieuses. On a créé pour lui une place d'historiographe de l'Ordre du S.-Esprit. Il prétend qu'il n'y a pas un seul des chevaliers de l'Ordre, passés et présens, qui ne fournisse matiere à quelques traits honorables et rares. Il faut, pour cela, avoir une grande profondeur dans les recherches.

ꝏ

# PALISSOT DE MONTENOY

Il est de Lorraine, où il fit une comédie en un acte, intitulée le *Cercle,* dans laquelle il y avoit, à ce qu'on prétend, autant de méchanceté que de talent. C'est de cette piece que le petit Poinsinet a fait le *Cercle,* qu'il a donné aux François. Palissot donna une tragédie de *Zarès,* qui lui fit sentir qu'il n'étoit pas propre à ce genre-là. Il essaya le comique, et composa la comédie des *Tuteurs;* on y admira la facilité du style, l'esprit des détails et la finesse de la plaisanterie; enfin, il eut le courage de s'opposer au torrent du vice encyclopédiste, et sut, comme un chevalier errant, redresser des torts. Il entreprit de terrasser une multitude de géans. Il crut que l'unique moyen d'y parvenir étoit de les tourner en ridicule; il y réussit dans sa piece des *Philosophes,* qui eut un succès prodigieux et mérité; cet événement renversa pour un temps la monarchie de ceux qui ne veulent pas de monarques. Palissot fut abhorré et menacé; mais il ne lui arriva aucun mal. Les philosophes, quoique sans religion quand il s'agit de coups de main, deviennent doux comme les meilleurs chrétiens. Leur ennemi prit soin de les venger lui-même, en donnant la comédie des *Méprises,* ouvrage dans

lequel il n'y avoit de bon que ce qui étoit étranger à la piece. Il a fini par rassembler tout le monde contre lui en faisant imprimer *la Dunciade*, poëme imité de l'anglois, dans lequel il a déchiré presque tous les gens de lettres.

ꕤ

## FAGAN

C'ÉTOIT un homme né avec le vrai génie de la comédie; presque toutes ses pieces en portent le caractere; mais, comme il étoit peu aimable et qu'il ne voyoit que mauvaise compagnie, il n'avoit aucun coloris dans le style, ni aucune finesse dans la critique des mœurs. Il étoit d'une défiance excessive, et s'imaginoit que ceux qui lui vouloient le plus de bien ne cherchoient qu'à le tromper. Il perdit son talent et sa santé en passant sa vie dans tous les cabarets, et mourut jeune encore, laissant sans bien et sans ressource une veuve et plusieurs enfans.

ꕤ

## LE FRANC DE POMPIGNAN

Il est de Montauban, et a succédé à son pere dans la charge de premier président de la Cour des Aides de cette ville. Dès sa plus tendre jeunesse il a eu l'amour des lettres. Etant encore au collége, il s'associa avec un jeune homme qui étoit avocat du roi au Châtelet, nommé M. de Montessu, fils d'un receveur général des finances, et avec moi. Nous composâmes tous trois beaucoup de petits ouvrages. Le plus supportable fut une tragédie de *Didon*, en un acte. Montessu, devenu conseiller au Parlement, mourut de la petite vérole, qu'il gagna dans un voyage qu'il fit furtivement à Paris, quoiqu'exilé avec le Parlement. Il étoit venu voir la comédienne Labatte, dont il étoit éperdu. Le Franc s'en alla à Montauban, et moi à Boulogne. J'y fis des mandemens, et Le Franc m'apporta sa *Didon*, en cinq actes, dans laquelle il eut la prudence de ne rien insérer de la nôtre. Enfin, on le nomma de l'Académie françoise. Cette place lui étoit due à tous égards; mais, comme il s'étoit fait dévot, dans son discours de réception il s'éleva contre les philosophes, qu'il traita de matérialistes. Voltaire, en qualité de général, l'écrasa de plaisanteries; il fit sa retraite

dans sa province. Le hasard y conduisit madame Dufort, veuve du fermier des postes. Elle alloit aux eaux; elle fit connoissance avec M. de Pompignan; il se trouva entre eux une sympathie qu'ils perfectionnerent en se mariant.

⌘

## LE CHEVALIER DE BOUFLERS

Il a commencé par être abbé, et, s'il avoit eu autant de goût pour les honneurs que pour les plaisirs, il seroit peut-être devenu cardinal. Il est auteur de la *Reine de Golconde,* conte fort ingénieux, qui a donné lieu à un opéra qui l'est fort peu. Personne ne fait plus facilement de jolis vers de société que le chevalier de Boufiers; il n'est guere possible d'être plus aimable. Son goût dominant est celui d'être toujours ambulant; c'est apparemment pour avoir la satisfaction de répandre le plaisir par-tout. Quelqu'un, l'ayant rencontré sur les grands chemins, lui dit : « Monsieur le Chevalier, je suis charmé de vous trouver chez vous. »

⌘

# LE PRÉSIDENT HÉNAUT

C'EST un homme qui fait l'ornement des lettres; on a de lui des chansons charmantes et des vers remplis d'élégance. Il a fait une tragédie, en prose, de *François II;* il sera assez heureux pour qu'on en trouve pèu d'exemplaires. Le *Réveil d'Epimenide,* comédie de société, pourroit bien n'être pas celui de ceux qui le liront. Il est auteur d'une autre piece, intitulée *la Petite Maison,* dans laquelle il y a de l'esprit et de l'intérêt. Il a composé un petit acte d'opéra, dont le titre est *le Palais des Chimeres,* mis en musique par M. le duc de Nivernois. Il fut exécuté à l'hôtel de Belle-Isle; on ne pouvoit pas mieux choisir le lieu de la scène. Le président Hénaut a son passe-port certain pour la postérité dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.* C'est un ouvrage utile, qui a couté bien de la peine à son auteur, pour en épargner aux lecteurs paresseux. On lui reproche d'avoir eu la manie de la cour et des ministres. Il tomba fort malade, un jour, et se fit administrer : « Vous verrez, dit-on, qu'il a pris le bon Dieu pour un homme en place. »

ꝏ

# AUTREAU

C'ÉTOIT un vieux poëte, dont la volupté surnageoit toujours sur la vieillesse. Il a fait, pour les Italiens, *les Amans ignorans*, dont le fond est pris de *Daphnis et Cloé;* elle réussit beaucoup par cette fleur d'amour qui embellit tout, la jeunesse même, qu'on doit regretter sans cesse et dont on ne peut se dédommager qu'en la regardant dans les autres. Il donna ensuite aux François *la Magie de l'Amour;* il en dut le sujet à une des *Veillées de Thessalie*. C'est la premiere piece dans le genre du comique naïf, et c'est elle, sans doute, qui donna à M. de Saint-Foix l'idée de celles qu'il a faites depuis. Il composa *Démocrite prétendu fou*, que les François refuserent. Il la porta à M. de Voltaire, qui la corrigea et lui prêta de l'argent. Cette comédie, en trois actes et en vers libres, parut avec succès aux Italiens, et certainement en auroit encore davantage au théatre de la Nation, parce qu'elle auroit le grand avantage d'y être beaucoup mieux jouée.

ꝏ

# PANNARD

Pannard étoit certainement le dieu du Vaudeville; le Théatre Italien et l'ancien Opéra Comique sont remplis de ses couplets. Le comédien Le Grand, qui en faisoit de fort bons et de fort gais, ayant entendu le *Cahinchaha*, revint, et dit franchement : « Je viens d'admirer mon maître. » C'est Pannard qui, dans un opéra comique, nomma le premier le Roi : Louis le Bien-Aimé. Ce trait seul auroit dû lui valoir quelque grace de la cour, pour secourir son indigence. Mais, sans mépriser les grands, il ne savoit pas les cultiver; leur rang ne l'offusquoit point, il ne les trouvoit pas de trop sur la terre, comme font nos philosophes; il se contentoit de ne pas se rencontrer sur leur passage. La candeur de son ame, l'égalité de son caractere et la gaieté de son esprit, ne laissoient pas soupçonner qu'il eût besoin de rien. Quelques amis lui en épargnerent la peine : il étoit logé chez un, il recevoit une pension modique de quelques autres, et avoit assez bonne opinion d'eux pour ne pas les en remercier. Il mourut en 1765, paisiblement, comme il avoit vécu, sans souffrances, sans maladie; on crut qu'il s'étoit endormi. Il ne fut jamais importun

à personne pendant qu'il vécut, et il semble avoir eu le même égard en mourant.

⌘

## FAVART et sa Femme

Charles-Simon Favart est le fils d'un pâtissier, a été pâtissier lui-même, et du collége où il faisoit de très-bonnes études il venoit quelquefois chez son pere faire d'excellens petits pâtés. La nature, qui dispense les talens sans exiger des preuves de noblesse, avoit pétri l'ame de Quinaut dans la boutique de son pere le boulanger, et en avoit formé le modele inimitable de nos poëtes lyriques; elle fut presque aussi libérale envers Favart, et lui donna la volupté et la délicatesse de goût qui font composer de jolis vers. Il débuta par un petit poëme de *la Pucelle d'Orléans,* qui remporta le prix aux Jeux Floraux. Encouragé par ce premier succès et poussé par son génie, il imagina une nouvelle forme pour l'Opéra-Comique, et d'un spectacle très-libre en fit un spectacle anacréontique. Il donna *la Chercheuse d'esprit,* qui eut un succès prodigieux. On admira le choix des airs, l'élégance des pensées, la tournure des couplets et la facture

de la piece. Il pria à dîner plusieurs beaux-esprits, à la tête desquels étoit Crébillon. Il lui avoit envoyé, la veille, un pâté, avec *la Chercheuse d'esprit* dedans. Le poëte tragique lui rapporta ces quatre vers :

Il est un auteur en crédit,
Dont la Muse a le don de plaire;
Il fit *la Chercheuse d'Esprit*,
Et n'en chercha point pour la faire.

Favart composa beaucoup d'autres opéras-comiques, toujours avec le même succès. Il devint amoureux de Bénoîte-Justine de Roncerey, connue sous le nom de Chantilly. Elle est née à Avignon en 1727. Son pere et sa mere la menerent en Lorraine, où ils étoient attachés au roi de Pologne, en qualité de musiciens. La petite Chantilly commença par annoncer du talent pour la danse. Elle vint à l'Opéra-Comique; Favart l'admira, l'aima et l'épousa. Ce mariage leur causa bien des chagrins; le maréchal de Saxe leur donna la direction de sa troupe de l'armée. Il devint éperdu de la femme, qui, par contrariété, redoubla d'amour pour son mari, et prit le maréchal dans la plus grande aversion. Elle se déroba et vint à Paris, où elle débuta, sur le Théatre Italien, dans le ballet des *Savoyards*; elle attira toute la France. Le maréchal, piqué, la fit enlever, et la menaça de faire périr

Favart si elle ne se rendoit pas. Elle fut effrayée, et, par amour pour son mari, elle lui fut infidelle. Le pauvre Favart, désespéré, craignant les menaces continuelles du général, se cacha dans une espece de souterrain, où il gagna le scorbut, et ne vécut que du talent qu'il avoit de peindre à la lumiere des éventails. Le maréchal mourut; et, comme la Chantilly mêloit à ses faveurs qu'on lui arrachoit les reproches les plus cruels, elle ne tira guere d'autres avantages de sa situation que sa liberté. Elle en profita pour rentrer à la Comédie Italienne. Son mari revint avec elle; elle le pressa, le presse et le pressera toujours de composer des pieces. Favart est d'une paresse insurmontable, promet sans cesse, tient rarement, et se laisse éternellement gagner par le temps. C'est lui et sa femme qui ont fait le tort au bon goût d'introduire les pieces à ariettes. Le *Bajoco* fut la premiere; il donna ensuite *Ninette à la Cour*, dont sa femme avoit choisi tous les airs, et qui sont parodiés singuliérement bien. Comme elle a l'imagination extrêmement gaie, elle communiquoit ses idées à Favart et à quelques-uns de ses amis, qui les mettoient en œuvre de concert avec elle; et ce sont ces productions qui, avec raison, paroissent sous son nom, parce qu'elle y a la meilleure part. M. le duc de Praslin chargea son mari, au dernier traité de paix, de faire une comédie sur cet événement. Le sujet

étoit scabreux; cependant *l'Anglois à Bordeaux* parut avec éclat, et valut à son auteur une pension de mille livres. L'année derniere, M. de Richelieu lui fit faire, pour Fontainebleau, *la Fée Urgelle,* où sa femme joue la vieille d'une maniere inimitable. On fut assez content de ce spectacle pour donner à Favart le titre de compositeur de la cour, avec mille livres d'appointement. Cette charge, créée pour lui, le forcera de travailler. C'est ainsi qu'on devroit toujours faire tourner au profit du public les récompenses des gens de lettres.

⌘

## LE MAITRE DE CLAVILLE

Il étoit trésorier de France à Rouen, et composa le *Traité du Vrai Mérite;* cet ouvrage eut un succès éphémere. Le temps, qui apprécie tout, a réduit le mérite de ce livre à n'être que dans son titre.

⌘

# L'ABBÉ TRUBLET

Il est de Saint-Malo ; il a passé trente années de sa vie à écouter et à transcrire. C'est, pour ainsi dire, le chiffonnier de la littérature. Il a gratté pendant vingt ans à la porte de l'Académie françoise ; à la fin, on la lui a ouverte. *Frappez, et l'on vous ouvrira.* Il y a porté plus de liant dans l'esprit que de lumieres, et n'y a jamais été ni ridicule ni déplacé. Il a été long-temps attaché au cardinal de Tencin, qui ne lui a servi de rien, parce que l'abbé ne lui étoit pas utile à grand chose. Il s'est fait ensuite dévot en M. de Fontenelle, dont il savoit les moindres anecdotes. Le talent principal de l'abbé Trublet est la mémoire. Dans le temps qu'il donna ses *Mélanges,* il demanda à un homme de lettres « s'il croyoit que l'on fût en état de travailler tous les jours à cet ouvrage. — Cela dépend des gens que l'on voit, » lui répondit-on.

# MÉTASTASIO

C'EST le poëte le plus élégant qui soit depuis long-temps né en Italie ; il est l'éleve d'Apostolo-Zéno, qui avoit plus d'imagination que lui. Métastasio est attaché à la cour de Vienne, et il a donné un grand nombre d'opéras, dont tous les sujets sont tirés de l'histoire; ce qui en exclut nécessairement le merveilleux, et dès-lors c'est en ôter l'ame. Un opéra n'est autre chose qu'un poëme épique, mis en action avec toutes les richesses de la musique et la magie des décorations. Voilà ce qui rend notre opéra bien supérieur aux plus fameux opéras italiens. Il gagne tous les jours du côté du pittoresque et du spectacle. Il languit, il est vrai, par la lenteur du débit et par la monotonie du récitatif; mais c'est moins la faute du musicien que celle du poëte et des acteurs. Lorsque le poëme n'est pas bon, il n'est pas possible que les scènes aient du chant : qu'il se rencontre un Quinaut, l'on aura beaucoup moins de peine à découvrir un Lulli. Il n'y a pas un seul des opéras de Métastasio qui eût trois représentations en France; il a puisé ses plus grandes beautés dans Racine et dans Voltaire : or, je demande si nous nous amuserions beaucoup à entendre le sermon de Lusignan mis

en récitatif italien, quand même il seroit couronné par une ariette qui peindroit un coursier fougueux, échappé dans les prairies, et frappant de son pied la terre. Toutes les ariettes italiennes ne sont pas plus appartenantes que cela au fond du sujet. N'envions donc pas aux étrangers des richesses qui nous mettroient dans l'indigence. Lisons les opéras de Métastasio, et gardons-nous bien de les voir.

⌘

## MADAME DE GOMEZ

Madeleine Poisson, fille de Poisson le comédien, tient un rang distingué parmi les femmes qui ont illustré les lettres. Elle a fait les *Cent Nouvelles nouvelles*; les *Journées amusantes*; *Crémentine, reine de Sanga*; *Habis*, tragédie, et plusieurs autres ouvrages. Elle s'étoit retirée à Saint-Germain-en-Laye, asile ordinaire des Anglois catholiques et des vieilles comédiennes.

⌘

# DIDEROT

Il est le fils d'un coutelier de Langres; son premier ouvrage est l'histoire des *Bijoux indiscrets* : c'est un vol qu'il fit au comte de Caylus, qui lui montra un manuscrit tiré de la Bibliotheque du roi; le comte de Caylus, rempli de son sujet, s'étoit surpassé et en avoit fait un roman assez gai. Diderot, destiné à être chef de secte, n'en fit qu'une histoire froide, longue et triste. Se sentant trop sérieux pour être un auteur libre, il essaya une petite brochure impie, intitulée *les Pensées philosophiques,* réimprimée sous le titre d'*Étrennes aux esprits forts* : c'est un abrégé de hardiesses communes, débitées cent fois contre la religion. Il donna une *Histoire de Grece,* qui n'a pas eu un lecteur; des *Principes de philosophie,* qui n'ont pas fait un philosophe, et un *Dictionnaire de médecine,* qui n'a guéri personne; enfin, il a donné le jour aux propositions de l'Encyclopédie. Diderot fait de la philosophie un métier et non pas une ressource. Il a une multitude d'aides-de-camp qui vont dans les maisons faire circuler sa doctrine, son intégrité, ses lumieres et son désintéressement. Ce sont eux qui ont tâché de persuader que *le Pere de famille* et *le Fils naturel,* presque traduits en

entier de Goldoni, étoient deux comédies dans un genre nouveau, dont Diderot étoit l'inventeur. Ce sont eux qui ont ordonné à leurs troupes légeres de croire que le *Philosophe sans le savoir* est une bonne piece, parce qu'elle est une imitation en canevas de celle de leur général. Ce sont ces sages modestes qui se disent détachés des grandeurs et qui veulent maîtriser les grands; ce sont des patriotes qui ne reconnoissent de patrie que le pays où ils font la loi; ils se donnent pour être les dispensateurs de l'immortalité. Les Encyclopédistes n'ont de célébrité réelle que hors de la France. Ils sont dans les cours étrangeres ce que les *Feuilles* de Fréron sont dans la province.

## ROUSSEAU, de Geneve

Jean-Jacques est un fou à part; c'est un Encyclopédiste qui a fait une secte différente de la secte fondamentale, comme Ali en a fait une différente de celle de Mahomet; c'est un martyr de l'amour-propre mal-entendu. Il a trouvé son vrai talent, qui est celui des inconséquences, des paradoxes et des contradictions; il le cultive avec soin

dans tous ses ouvrages. Il est né protestant : il s'est fait catholique ; il est redevenu protestant, et a dit du mal de Jésus-Christ ; il l'a traité comme un grand de la terre. Il a soutenu que les lettres et les sciences corrompoient le cœur de l'homme : il s'y est totalement livré ; il a avancé qu'il n'y avoit pas de musique en France : il a fait un opéra en musique très-françoise. Singe de Diogene, il a fait étalage de son aversion pour les grands seigneurs, et s'est retiré chez le maréchal de Luxembourg ; il a écrit une lettre contre l'Archevêque de Paris, et s'est fait décréter par le Parlement. Il a frondé le gouvernement monarchique, et s'est fait chasser de sa République ; enfin, il s'est réfugié en Angleterre, où il mourra de dépit si on lui joue le tour de ne le pas tourmenter.

⌘

## GESNER

Depuis quelques années, le goût de la littérature fleurit en Allemagne, et y a formé des hommes qui font honneur à la nation. Gesner est certainement du nombre. Il est l'auteur de *la Mort d'Abel*; c'est un drame qui excite l'intérêt le plus tendre et

le plus vif. La seule image du petit oiseau qui se débat et qui meurt brise le cœur par la peinture de la cessation d'être. Gesner a le rare mérite de connoître et de rendre la nature. Ses *Idylles* sont autant de tableaux dont le prestige est presque égal à la réalité. Il est libraire de profession, et seroit trop riche si tous les ouvrages qu'il achete étoient aussi bons que les siens.

## LE ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC II, né en 1712, a été assez heureux pour passer sa jeunesse dans le malheur, qui devroit être l'école de tous les rois. Son pere, en voulant l'humilier, n'imaginoit pas qu'il en formoit un grand homme. Il est bien singulier que ce n'est qu'en croyant les punir qu'on donne une bonne éducation aux princes. Les sequestrer de la cour, c'est faire sortir leur ame du mauvais air. Frédéric, né avec un génie avide de gloire, en amassa tous les matériaux dans sa retraite. Il prit une teinture de toutes les sciences; il cultiva les lettres par goût, apprit la musique par délassement, fit de mauvais vers pour être en état de juger des bons,

s'instruisit de l'histoire de son pays pour le gouverner, et étudia l'art de la guerre pour l'agrandir. Monté sur le trône, il composa l'*Anti-Machiavel*. Il fut l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*, pour faire sentir les progrès immenses de sa maison; il finit par donner un *Recueil de Poésies françoises*, dans lesquelles il y a des vers durs, mais où l'on trouve toujours des choses pensées avec force. Souvent on y remarque des vers pleins d'harmonie, et que ne désavoueroit pas Voltaire, qui les a faits peut-être.

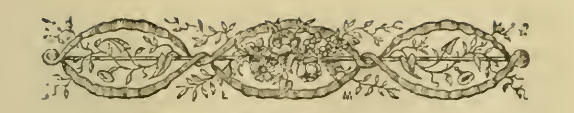
## VOLTAIRE

François-Arouet de Voltaire, né à Paris en 1694, est certainement l'homme le plus étonnant que la nature ait produit dans tous les siecles; quand elle le forma, sans doute il lui restoit un plus grand nombre d'ames que de corps, ce qui la décida à en faire entrer cinq ou six différentes dans le corps de Voltaire. Peut-être fut-elle aussi généreuse aux dépens de quelques autres : car on rencontre bien des corps dans lesquels elle a oublié de mettre une ame. Il y a dans Voltaire de quoi faire passer six hommes à l'immortalité. Ses *Pieces fugi-*

*tives* seules, bien supérieures à celles de Chaulieu, passeront à la postérité. Sa *Henriade,* quoiqu'accusée injustement de n'être pas un poëme épique, sera l'unique qui restera à la nation. Ses tragédies sont des chefs-d'œuvre d'intérêt et d'humanité; l'*Enfant prodigue* et sur-tout *Nanine* sont d'excellentes comédies. On lui refuse le talent de faire de bons opéras : *Samson* seul mérite à son auteur le nom de poëte lyrique. Il est encore plus séduisant dans sa prose que dans ses vers; le prestige ne l'abandonne jamais. On l'accuse de n'être pas historien exact; mais il est historien philosophe et amusant, ce qui est bien décisif pour trouver des lecteurs. Il a mis la raison même en romans; elle parle et fait toujours rire dans *Zadig, Memnon* et *Candide;* dans les bons morceaux de *la Pucelle,* il est plus plaisant que l'Arioste. Il est inconcevable qu'un homme qui n'a pas cessé de travailler pour la gloire de sa nation se soit toujours mis dans la nécessité de n'y pouvoir pas vivre. Madame la marquise du Châtelet avoit huit volumes in-4°, manuscrits et bien reliés, des lettres qu'il lui avoit écrites. On n'imagineroit pas que dans des lettres d'amour on s'occupât d'une autre divinité que de celle dont on a le cœur plein, et qu'on fît plus d'épigrammes contre la religion que de madrigaux pour sa maîtresse. Voilà cependant ce qui arrivoit à Voltaire. Madame du Châtelet n'avoit rien de caché

pour moi; je restois souvent tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du matin, et il n'y avoit que l'amitié la plus vraie qui faisoit les frais de nos veilles. Elle me disoit quelquefois qu'elle étoit entiérement détachée de Voltaire. Je ne répondois rien, je tirois un des huit volumes, et je lisois quelques lettres : je remarquois des yeux humides de larmes; je refermois le livre promptement, en lui disant : « Vous n'êtes pas guérie. » La derniere année de sa vie, je fis la même épreuve; elle les critiquoit : je fus convaincu que la cure étoit faite. Elle me confia que Saint-Lambert avoit été son médecin. Elle partit pour la Lorraine, où elle mourut. Voltaire, inquiet de ne pas trouver ses lettres, crut que j'en étois dépositaire, et m'en écrivit. Je ne les avois pas. On assure qu'elles ont été brûlées. J'ai rapporté cette anecdote pour prouver la manie qui tourmente un homme aussi singulier. Il avoit encore une foiblesse : c'étoit d'être trop sensible aux mauvaises critiques, aux méchans vers qu'on foisoit contre lui. Couvert de gloire, il étoit le martyr de l'envieux le plus obscur.





# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS ET DES OUVRAGES



*Imprimé par D. JOUAUST*

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

NOVEMBRE 1880

## *LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS*

PUBLIÉS PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

Sous le titre de *Chefs-d'Œuvre inconnus*, nous réunissons non seulement certaines œuvres, presque ignorées, de nos grands écrivains, mais encore des productions remarquables qui n'ont vu le jour que pour tomber immédiatement dans l'oubli, entraînant avec elles jusqu'aux noms de leurs auteurs. Nous avons voulu les présenter aux amateurs sous une forme élégante qui les vengeât de l'injuste abandon où elles étaient tombées, et au charme d'une impression de luxe nous avons joint l'attrait de gravures dues à l'un des artistes les plus favorisés du public.

EN VENTE

*Le Voyage à Paphos*, de Montesquieu. . . . . . 5 fr.

*La Petite Maison*, de J. F. de Bastide . . . . . 5 fr.

*Le Tombeau de Mademoiselle de Lespinasse*, par d'Alembert et Guibert. . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

*Les Aventures du faux Chevalier de Warwick* . . 6 fr.

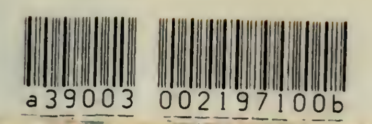
Prix doubles pour le pap. de Chine et le pap. Whatman.

SOUS PRESSE

*Anecdotes littéraires*, de l'abbé de Voisenon.

Juillet 1880.

Imp. Jouaust.


a39003 002197100b

